

Extrait de

**Herbert Hahn**

**Du génie de l'Europe**

Images de l'essence/être de douze peuples, pays, langues européens.

Volume I

Verlag Freies Geistesleben

Trad. : F. Germani v.01 - 08/04/2026

## Table des matières

FRANCE.....	1
Une harmonie qui se révèle.....	1
Dahinströmen/confluence, entraînement et rêve mélodique.....	2
Sens de l'agencement, de la structure et de la mesure.....	7
Dans les subtilités de la sphère sensorielle.....	10
L'irrationnel face au rationnel : « La folie », « le charme », « le rire ».....	12
Le point d'où se laisse beaucoup gagner.....	18
Quand la France est-elle la plus belle ?.....	21
Précision et naïveté d'une conscience justement née.....	24
Deux fois Saint-Michel.....	27
La « Source » d'Ingres. Un bref épilogue.....	35

147

## FRANCE

### *Une harmonie qui se révèle*

« *Recondit' armonia* » — chante le peintre Cavaradossi dans une scène marquante du premier acte de « *Tosca* » de Giacomo Puccini : harmonie cachée. « *Palese armonia* » — harmonie révélée — pourrait-on s'exclamer en se plongeant dans l'image de la campagne française et en la comparant à ce que l'essence française, la culture française, veut nous dire.

En gros, on pourrait décrire la France comme le pays des quatre grands fleuves qui se jettent dans les trois grandes mers. La Seine, la Loire, la Garonne et le Rhône : quatre puissantes artères fluviales à l'intérieur du pays ; puis les grandes étendues d'eau qui entourent ou traversent le pays : la Manche, l'océan Atlantique et la mer Méditerranée. Une sorte d'équilibre subtil entre l'élément aquatique qui alimente le pays de l'intérieur et celui qui l'entoure de l'extérieur apparaît clairement lorsqu'on observe le pays à grande échelle. Si l'on divise le pays en deux moitiés par une ligne nord-sud, on obtient une partie orientale caractérisée par des plateaux ou des montagnes et une partie occidentale qui, bien qu'entrecoupée de reliefs, s'étend globalement vers la mer dans des plaines. Ces deux parties, l'une tendant vers le Mont Blanc et l'autre vers l'océan, présentent également un bel équilibre et une grande harmonie.

Cette situation géographique finement équilibrée, fermée sur elle-même et ouverte sur trois côtés, on peut la décrire non seulement comme privilégiée, mais tout de suite aussi comme exceptionnelle/dotée de talents.

À cela s'ajoute un élément plus impondérable, à savoir un climat favorable qui évite les



extrêmes ; et la langue qui parcourt le pays semble absorber et compléter selon l'âme toutes les possibilités offertes par la nature.

148

C'est pourquoi nous voulons nous tourner tout d'abord à cette langue pour redécouvrir/retrouver ou découvrir/trouver pays et gens dans un sens plus profond.

### *Dahinströmen/confluence, entraînement et rêve mélodique*

Saisit parmi une multitude d'autres variantes, quatre exemples aimeraient se tenir devant nous comme formes d'expression de la langue française.

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,  
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,  
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges  
Jeter l'ancre un seul jour?

(De "Le lac" de Lamartine)

Mais le chevalier frissonne et se penche  
Il voit sur la route une forme blanche  
Qui marche sans bruit et lui tend les bras:  
— Elfe, esprit, démon, ne m'arrête pas!  
Couronnés de thym et de marjolaine,  
Les elfes joyeux dansent sur la plaine.

(De "Les Elfes" de Leconte de Lisle)

Le vase où meurt cette verveine  
D'un coup d'éventail fut fêlé;  
Le coup dut effleurer à peine:  
Aucun bruit ne l'a révélé.  
Mais Za légère meurtrissure,  
Mordant le cristal chaque jour  
D'une marche invisible et sûre  
en a fait lentement le tour.  
Son eau fraîche a fui goutte à goutte,  
Le suc des fleurs s'est épuisé;  
Personne encore ne s'en doute;  
N'y touchez pas, il est brisé ...

(De "Le vase brisé de Sully Prudhomme)

149

Le ciel si pelle et les arbres si grêles  
Semblent sourire ci nos costumes clairs  
Qui vont flottant légers avec des airs  
De nonchalance et des mouvements d'ailes.  
Et le vent doux ride l'humble bassin.  
Et la lueur du soleil qu'atténue  
L'ombre des bas tilleuls de l'avenue  
Nous parvient bleue et mourante d'essein.

(De A la Promenade de Paul Verlaine)

Nous devons malheureusement nous abstenir ici de reproduire intégralement ce petit échantillon de chefs-d'œuvre poétiques. De brèves notes explicatives et une traduction en prose simple pourraient servir de passerelle pour ceux qui ne maîtrisent pas la langue.

Dans le premier poème, intitulé « Le Lac », le poète Lamartine, face à l'étendue d'eau, est transporté vers une vision de l'éternité, telle qu'elle s'oppose à toute fugacité. Mais il peut aussi percevoir que l'humain, dans le souvenir d'un seul instant comblé, porte en lui quelque chose qui, en soi, a déjà une promesse d'éternité.

Ainsi donc toujours et pour toujours  
poussés vers de nouveaux rivages,  
arrachés dans la nuit éternelle, sans espoir d'un retour,  
ne pouvons-nous jamais, ne serait-ce que pour quelques heures,  
Jeter l'ancre dans l'océan du temps ?



Le deuxième poème traite d'un thème similaire à celui de l'ancienne ballade danoise *Oluf ou du Roi des aulnes* de Goethe. Le chevalier chevauche dans la forêt la nuit avant son heure. Les elfes, parées de couronnes de marjolaine et de thym, dansent dans la prairie baignée par le clair de lune. Elles veulent détourner le chevalier de son chemin, le faire descendre de cheval et le faire entrer dans leur ronde. La reine des elfes veut lui donner une bague magique et une robe tissée de rayons de lune. Mais le chevalier insiste, disant qu'il doit se dépêcher, que sa fiancée l'attend et que le mariage est prévu pour le lendemain. La reine des elfes touche son cœur d'une main légère. Il veut s'échapper et éperonne son cheval qui se cabre. À moitié inconscient, à moitié évanoui, il s'enfuit à toute allure. Une silhouette blanche se dresse sur son chemin. Il croit que c'est la reine des elfes qui l'a devancé. En réalité, c'est sa fiancée, décédée cette nuit-là.

150

« Le chevalier frissonne — il s'incline. Sur le chemin, il aperçoit une silhouette blanche qui s'approche silencieusement, les bras tendus — « Elfe, fantôme, démon — oh, ne m'arrête pas ! »

Envoûtée par le thym et la marjolaine, la danse des elfes se poursuit dans la prairie.

La silhouette s'adresse alors au chevalier et lui dit qu'elle est morte. Saisi par un désir et une douleur sans nom, il sombre lui-même dans la mort. La danse des elfes continue dans la prairie.

Le poème de Sully Prudhomme offre l'une des illustrations les plus délicates et les plus émouvantes de la citation de Goethe « Tout ce qui est éphémère n'est qu'une parabole ». Un motif apparemment insignifiant, petit et banal, éveille un écho qui résonne profondément dans les secrets de l'âme.

Le vase brisé  
Le vase dans lequel se fane ce bouquet pâle  
a récemment reçu un léger coup d'éventail.  
L'éventail a à peine dû l'effleurer ;  
seul le bruit a trahi la délicate fissure.  
Mais le dommage insignifiant  
Il a continué à ronger le cristal Jour après jour,  
invisible, mais avançant sûrement,  
il a lentement fait son chemin.  
Goutte après goutte, il s'est secrètement infiltré,  
les fleurs à l'intérieur ne respirent plus.  
Personne ne s'en doute encore ;  
ne le touchez pas : le vase est cassé !

Ainsi, poursuit le poète, il en va de certains cœurs. Une main qui l'aimait ne lui a donné qu'une légère poussée. Seule une légère fissure est apparue, mais elle s'étend imperceptiblement, et la fleur de l'amour se fane. Le cœur sourit encore au monde, mais au fond de lui, il pleure. Il est brisé : n'y touchez pas !

Dans le dernier poème, « Promenade », Verlaine offre, avec de délicates touches de couleur et des nuances d'ombre, un petit tableau qui s'accorde parfaitement avec les impressionnistes français. L'atmosphère parle d'elle-même.

151

Un ciel bleu pâle et des branches délicates  
— comme elles sourient à nos robes d'été claires,  
qui flottent, légères et aériennes,  
exubérantes, invisibles, ailées.  
Une brise légère vient jouer sur l'eau du petit étang ;  
L'allée de tilleuls capte la lumière rieuse du soleil  
dans ses branches pendantes



et nous la renvoie : bleue et encline au silence.

Dans ces poèmes eux-mêmes, dans leurs motifs et dans le développement de ces motifs, une grande partie de l'âme populaire/de peuple française s'offre à nous. Mais cela ne doit pas nous préoccuper pour l'instant. Écoutons la langue et essayons de percevoir ce qu'elle nous révèle.

Nous remarquons tout d'abord une certaine légèreté. Le caractère pesant propre à certaines autres langues semble avoir été abandonné, le martèlement qui caractérise d'autres langues est adouci et arrondi. La langue semble couler, rêver, tantôt comme un ruisseau joyeux, tantôt comme un fleuve puissant. D'où vient cette impression de fluidité ?

Si nous observons cela plus en détail, nous pouvons constater que ce langage suit un principe dynamique bien précis : il se précipite globalement vers la fin de la phrase, et plus précisément vers la fin de chaque mot. Ce faisant, la grande structure syntaxique englobe les petites unités lexicales dans sa ligne et son élan.

On peut par exemple entendre de bons récitants réciter les deux premières lignes du poème de Lamartine, déjà longues en elles-mêmes, d'un seul souffle.

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages  
dans la nuit éternelle emportés sans retour ...

En écoutant, on a l'impression d'un puissant, voire parfois majestueux, déferlement de vagues. Chaque élément est entraîné dans ce mouvement puissant et emporté avec lui. Ce phénomène clairement perceptible a incité les linguistes, dont Karl Voßler, à parler de *l'entraînement* comme d'une caractéristique particulière du français. Cette dynamique en arc n'a pour seule conséquence que le mot individuel, en se jetant dans le courant, semble renoncer à son individualité. Entre autres, cela se combine dans la dite

152

*liaison* de la fin consonantique d'un mot avec le début vocalique du suivant et transforme en vérité son initiale en une syllabe interne. La phrase apparaît finalement comme une unité lexicale plus grande, « macrologique » si l'on veut. Une capacité de ce type représente aussi un danger, comme on peut le remarquer en y jetant un coup d'œil. Tout comme, dans le langage en général, certains mots peuvent s'user, se dégrader, perdre leur sens, il peut en être de même, avec le temps, pour les « unités lexicales » plus grandes lorsqu'elles deviennent purement conventionnelles, lorsqu'elles ne sont plus imprégnées/traversées du « sang de celui qui parle ». *La phrase* devient alors ce que nous appelons de manière clairement péjorative une « phrase creuse/dévalorisante ».

L'accentuation systématique des syllabes finales, telle qu'elle s'est progressivement développée dans la *langue d'oïl*, c'est-à-dire dans le nord de la France, est d'ailleurs un symptôme intéressant pour une analyse qualitative de la langue. La polarité inhérente à l'être humain entre la pensée et la volonté, entre l'imagination réfléchie et l'action interventionniste, ou, en termes physiologiques, entre la tête et les membres, se retrouve dans les phénomènes linguistiques. Pour les langues indo-germaniques parlées dans la sphère culturelle européenne, on considère généralement que le radical du mot doit être coordonné au « pôle des membres », tandis que les éléments dérivés et différenciateurs doivent être coordonnés au « pôle de la tête ». Les préfixes/presyllabes ont aussi une fonction différenciatrice et classificatrice, mais le poids principal de l'activité



analytique réside sans aucun doute dans les éléments qui se rattachent/membrent au radical/tronc. Si l'on n'insiste ou presse pas trop sur cette expression, mais la prend avec des pincettes/cum grano salis, on pourrait peut-être dire que les mots du groupe linguistique/cercle de langue considéré ici ont la « tête » à l'arrière.

L'accentuation des syllabes racine/tronc, telle qu'elle est propre à l'allemand entre autres, a donné lieu, outre le phénomène de pause dont nous parlerons plus loin, à ce que les Français, lorsqu'ils entendent parler allemand, aient l'impression d'entendre une *diction hachée*, une façon de parler saccadée.

Ce qui maintenant, d'une part, a conduit au phénomène de la *diction hachée*, peu agréable à l'oreille française, a permis autrefois à la langue allemande de développer cette caractéristique frappante que l'on appelle l'allitération : l'accentuation martelante des mêmes consonnes apparaissant dans plusieurs mots successifs ou proches les uns des autres. Le caractère volontaire de l'allitération est indéniable pour toute esthétique linguistique impartiale.

153

D'autre part, ce qui, dans les mots français, tend vers le pôle de forme et de tête, a ouvert la voie à la rime finale dans sa forme classique. Cette rime finale, qui ne peut jamais renier complètement sa naissance de l'intellect, peut en revanche être considérée comme un facteur d'harmonisation d'une signification extraordinaire. Elle a ainsi marqué le début d'une nouvelle époque dans la poésie germanique et slave lorsqu'elle a été reprise par les courants romans du sud-ouest.

L'étude historique de la langue française a conduit à la découverte importante que la diction du français ancien était tout d'abord aussi orientée vers le début du mot, vers les éléments racinaires/de tronc/souche. L'accentuation des syllabes finales ne s'est développée que progressivement. Si nous considérons, à la suite de Goethe, non seulement le quoi, mais encore plus le comment, nous pouvons dire que la langue française n'est passée d'une sphère plus volontaire à une sphère plus rationnelle/à mesure de raison analytique - intellectuelle qu'au cours d'un long processus. Ou, si l'on considère les caractéristiques vivantes, mais aveugles et irrationnelles de la volonté, on pourrait aussi dire que le français a fait le chemin de l'irrationnel vers le rationnel.

C'est qu'und même ici que réside l'un des secrets les plus importants de cette langue : seule une partie de son capital originel a été convertie dans le rationnel. Ce n'est qu'en s'intéressant aussi à ce qui n'a pas été converti que l'on peut comprendre plus profondément la façon et la langue françaises.

*L'entraînement* dont nous avons déjà parlé est lui-même l'expression de ces forces de volonté refoulées, jamais complètement épuisées et jamais complètement épuisables. Mais il est accompagné d'un autre élément irrationnel à côté, difficile à définir. On pourrait l'évoquer comme « un sentiment timide qui nous envahit ». Dans le titre de cette section, nous l'avons appelé « rêve mélodique ». Nous percevons un peu cet élément éphémère et spirituel lorsque nous écoutons la mélodie des phrases des Français lors de répétitions ou d'énumérations. Supposons, par exemple, qu'il s'agisse de raconter quelques belles journées de vacances. L'Allemand dirait quelque chose comme : « Nous nous sommes promenés, nous avons bavardé, nous avons chanté. » Dans ce cas, la mélodie de la phrase prend un léger stretto volontaire, mais ne sort pas du cadre prosaïque. Il n'en serait pas autrement, pour ne citer que quelques exemples, si cette petite



suite de phrases était exprimée en néerlandais ou en russe. Mais si nous pouvions entendre comment le Français prononce son « *On se promenait, on causait, on chantait...* », nous serions

154

surpris par un élément subtil et oscillant qui se démarque/tombe hors clairement de la diction habituelle. Et ce qui est intéressant, c'est que chaque énumération descriptive plus longue fait apparaître cet élément subtil et délicatement coloré. La raison analytique, là où elle règne en maître/seule, est réfractaire aux répétitions. Elle recherche l'idée qui vous vie t riche d'esprit, la pointe ou la variante surprenante. Tout cela domine habituellement dans la langue française et forme son propre caractère, son propre ton. La répétition, l'énumération, qui prolifèrent brièvement, rencontrent une sphère de conscience différente, le plus souvent couverte. On croit entendre l'âme immédiatement pendant quelques instants. Et chaque fois que l'on réfléchit à cette nuance subtile dans la langue française, une considération, une pensée s'impose. La langue française, comme d'ailleurs la plupart des autres langues européennes, n'a pas de mot pour désigner le « *Gemüt* » allemand. Cela ne doit pas nous conduire à des conclusions hâtives. Dans la vie linguistique, il est vrai que l'absence d'un nom pour désigner tel ou tel objet perceptible par les sens – par exemple des animaux, des plantes ou encore des outils, des matières – indique l'absence effective de l'objet en question dans un milieu culturel donné. Il n'en va pas toujours de même pour les qualités d'âme. Dans ce cas, l'absence de désignation peut, dans certaines circonstances, être le symptôme d'une naïveté de l'individu ou même de tout un peuple vis-à-vis de la force d'âme en question. On ne l'élève seulement pas au rang de conscience éveillée et ne pense à l'analyser. Nous nous souviendrons aussi de ce phénomène lorsque nous examinerons la langue néerlandaise.

Le français possède, comme une donnée irrationnelle, outre la clarté de la faculté intellectuelle, une forte tendance émotionnelle. Et c'est en suivant les manifestations les plus subtiles de la langue que nous comprendrons mieux pourquoi Rudolf Steiner, dans son esquisse d'une psychologie spirituelle-scientifique des peuples, ne parlait jamais uniquement de l'âme intellectuelle française, mais aussi de l'âme intellectuelle et émotionnelle française/âme de raison et de "*Gemüt*".

Peut-être que l'interaction entre l'intellectuel et l'émotionnel, le rationnel et l'irrationnel, est aussi tangible dans l'un des phénomènes phonétiques les plus caractéristiques de la langue : les voyelles nasales.

Ces voyelles nasales, qui confèrent à la langue un piquant particulier, un arôme raffiné, *an, en, um, on, in, etc.*, sont, comme on le sait, le cauchemar de tous ceux qui, dans les régions germanophones, veulent enseigner le français, que ce soit à des enfants ou même à des adultes. Soit elles sont — ce qui se passe

155

plus au nord — maltraités par écrasement, ou bien ils sont carrément niés de manière irrespectueuse. Ce dernier cas se produit davantage dans les régions méridionales et, curieusement, notamment là où l'on observe des débuts de formation de voyelles nasales propres. Alors que dans le nord, les monstruosité « *Kommang, puäng et luäng* » pour comment, poing et loin agressent l'oreille, dans le sud, l'étonnement peut se transformer en stupéfaction lorsqu'on entend, par exemple, la reproduction de la vieille chanson :



Sur le pont d'avignon  
l'on y danse, l'on y danse ...

On peut entendre des variations allant jusqu'à cet extrême :

Sir lö po davijo  
o i dasse, o i dasse ...

En réalité, la voyelle nasale française est très difficile à former. Tout aussi difficile que le « ch » dans le petit mot allemand « ich » pour tout étranger. Et pourtant, ces deux types de sons constituent une partie essentielle de l'âme de la langue. D'un point de vue physiologique, comment les voyelles nasales se forment-elles ? Il est certainement bon de s'y attarder un instant. Lorsque nous prononçons les voyelles *a*, *o*, *ö*, *ä* telles qu'elles sont prononcées en allemand, par exemple, abstraction faite de la position des lèvres et d'autres détails, l'intérieur de la bouche devient une caisse de résonance pour le flux d'air qui s'engouffre vers l'avant. L'entrée de la cavité nasale est alors fermée par un mouvement ascendant du voile du palais, appelé *velum palati*. Si, au lieu du *a* pur, on veut former un *a* français, ou au lieu du *o* un *o* français, le voile du palais reste relâché, la fermeture n'a pas lieu et une partie du flux d'air remonte vers la cavité nasale. La caractéristique d'une nasale française correctement formée est qu'elle peut s'écouler longtemps sans s'interrompre. La voyelle nasale française se déploie librement ; on pourrait aussi dire qu'elle atteint sa pleine incarnation. Nous avons déjà souligné plus haut la différence non négligeable par rapport à la formation des voyelles et diphthongues nasalisées en portugais.

Si nous laissons de côté certains aspects qui mériteraient d'être abordés, nous pouvons affirmer d'un point de vue purement phénoménologique que la formation de certains sons français fait appel à une partie de la tête qui n'est pas sollicitée dans la plupart des autres langues européennes. La langue

156

devient, même si ce n'est que partiellement, « plus cérébrale ». Le physique, considéré non seulement d'un point de vue psychophysiologique, mais aussi de manière objective et imprégné spirituellement, doit conduire au développement d'une somatologie qui prend très au sérieux des faits tels que la modification d'une base d'articulation. L'utilisation intensive de la tête devient alors un symptôme remarquable.

D'un autre côté, celui qui voudrait voir dans les voyelles nasales françaises un signe d'intellectualisation excessive se tromperait lourdement. Avec leur caractère impondérable, leur fluidité délicate, leurs nuances colorées et leur résonance musicale, elles sont plutôt l'expression convaincante de la sensibilité inhérente à la langue française. Grâce à elles, mais certainement pas uniquement grâce à elles, la langue acquiert son charme et parfois quelque chose de cet élément élégamment modérateur qui caractérise le français malgré toute sa vivacité. Comme tout cela résonne avec finesse dans ces vers tirés de la « Promenade » de Verlaine —

L'ombre des bras tilleuls de l'avenue  
Nous parvient bleue et mourante d dessein.

### *Sens de l'agencement, de la structure et de la mesure*

Ce qui précède conduit presque organiquement à une autre conclusion : le Français est doté un sens architectural et artistique pour l'ordre. On pourrait parler d'une capacité



géniale à organiser. Cette capacité a notamment profité à la construction de Paris. Il existe certes toute une série de belles grandes villes en Europe. Mais alors que beaucoup d'entre elles ont simplement été gâtées par la nature en termes d'emplacement et d'architecture, la beauté de Paris est en grande partie l'œuvre de l'humain. Quiconque contemple depuis les hauteurs de Notre-Dame la vie colorée de cette métropole a l'impression d'une harmonie des proportions extrêmement réussie. Avec l'île de la Cité au centre de la Seine, la ville s'étend dans les quatre directions dans une harmonie immédiatement séduisante, dans un équilibre rare.

Ou bien, un soir, peu avant d'aller à la Comédie Française, on a une vue dégagée depuis les Tuileries sur l'obélisque qui se détache clairement sur la place de la Concorde et sur la masse sombre et chaleureuse de l'Arc de

157

Triomphe lointain à l'arrière-plan. Dans ces moments-là, on éprouve une sensation de santé légère et joyeuse, un sentiment extrêmement agréable d'être porté. On sent dans tout son corps que ces proportions sont justes. À cela s'ajoute bien sûr le fait que l'âme est enchantée par cette lumière méditerranéenne artistique dont, comme nous l'avons mentionné, Viktor Ihehn dit qu'elle s'étend jusqu'à Paris. Tout se détache de manière plastique, tout se dessine avec une clarté gracieuse. Et il n'est vraiment pas nécessaire de s'attarder sur l'un des quais fleuris de la Seine pour sentir que cette lumière qui s'éteint vers le nord donne à l'atmosphère de Paris un arôme dionysiaque. Karl Schubert, l'un des collaborateurs les plus marquants de Rudolf Steiner, l'appelait autrefois « Vinum Dionysii ».

Quand on pense à la situation géographique harmonieuse de la France dans son ensemble, puis à la structure bien proportionnée de la capitale à plus petite échelle, on a l'impression que l'humain a réussi ici à reproduire librement l'harmonie que la nature lui avait déjà offerte.

Sous une forme plus abstraite, presque géométrique, la division des départements dans le domaine politico-administratif reprend la clarté et l'équilibre de la disposition.

Et si nous revenons à la langue, nous pouvons maintenant voir que dans la structure des phrases, dans le domaine syntaxique, le même principe de clarté architecturale qui nous est apparu à la vue de Paris prévaut. Quand il parle, le Français élabore ses phrases de manière à ce que la pensée soit transmise à l'auditeur de manière claire et évidente grâce à l'architecture de la phrase. Et ce qui vaut pour l'auditeur vaut encore plus pour le lecteur qui comprend un français bien écrit. Une grande partie de l'analyse que nous devons habituellement effectuer en tant qu'auditeurs ou lecteurs est déjà effectuée pour nous par la langue elle-même. Cela a notamment conduit à ce que les écrits philosophiques rédigés par des auteurs d'autres nationalités soient souvent plus faciles à lire en traduction française qu'en version originale. Mais il ne faut pas oublier, malgré cet avantage maintes fois souligné, que toute traduction est en même temps une interprétation restrictive et que la clarté de la présentation peut parfois se faire au détriment de la richesse du contenu.

Dans le phénomène global de la langue française, la clarté de la disposition et la transparence de l'analyse ont une fonction extrêmement importante. L'idée qui, dans le flux rapide de la parole,

158



pourrait perdre ses contours est sans cesse saisi et marqué par les deux, et la langue conserve un équilibre presque idéal malgré tous les mouvements.

Du reste, le Français se révèle être un analyste jusque dans ses habitudes quotidiennes de vie. Cela vaut tout particulièrement pour l'alimentation. Si, par exemple, un jeune Hollandais, Suédois ou Allemand se rend dans un grand restaurant français, il vivra des expériences qui le laisseront perplexe. Il découvrira tout d'abord que prendre un repas n'est pas une affaire rapide, mais une occasion presque solennelle à laquelle il faut consacrer beaucoup de temps. L'expression « dîner » n'est utilisée en allemand que pour désigner des repas festifs et sélectionnés. Le Français, même s'il n'appartient pas aux classes aisées, dîne tous les jours à chaque repas important. Après la soupe en entrée, on ne sert pas un mélange de plusieurs plats préparés dans différentes casseroles ou poêles, mais les différents mets sont servis les uns après les autres dans un ordre traditionnel et clairement défini. La salade, les légumes, le rôti, parfois même les « pommes frites » n'apparaissent pas dans une communauté familiale qui semble ordinaire aux Français, mais sont servis les uns après les autres, de manière ordonnée. Entre les plats, la table et les couverts sont changés à plusieurs reprises. L'une des conséquences de cette disposition qui individualise les plats est que l'on apprend à répartir son appétit sur une longue distance. On est invité, de manière purement objective, à faire preuve de modération. Une autre conséquence est que les différents plats ou « assiettes » sont naturellement examinés à la loupe ; ils ne peuvent pas cacher leur qualité parfois douteuse derrière le dos d'un autre, mais sont obligés d'« être quelque chose » eux-mêmes.

Il est peut-être intéressant de savoir que les nutritionnistes modernes ont loué ce type d'alimentation « analytique » sur la base de leurs observations et l'ont recommandé pour l'avenir de la cuisine européenne en général. L'organisme humain tirerait beaucoup mieux parti des valeurs et des « nuances » des différentes substances s'il pouvait se recentrer à chaque fois grâce à de petites pauses. Si tel est le cas, il faut d'autant plus regretter que certains restaurants français aient commencé, ces dernières années, à s'adapter aux goûts et aux habitudes d'autres pays, sans doute pour répondre aux exigences du tourisme.

Une chose est sûre : le sens naturel du Français s'oppose à cette confusion ou à ce mélange que sont le « ragoût/un pôt » allemand et le « stamp-

159

pot » hollandais. Cela peut tout de suite être pris comme une parabole. Sur tous les domaines, les Français sont réfractaires à ce qui rapproche les choses de manière plus ou moins aléatoire. Il faut pouvoir avoir une vue d'ensemble pour faire preuve de modération, et la « modération » est une loi non écrite mais sacrée pour cette nation autrement si fouguese/pleine de tempérament.

Les habitudes de vie, telles qu'elles se sont développées au fil des siècles, ont elles-mêmes imprégné la langue de nombreuses expressions qui invitent à cette modération. Et là encore, la modération n'est pas seulement une discipline intérieure essentielle, mais aussi une considération subtile, attentive, voire libératrice, envers nos semblables et les choses qui nous entourent. Que signifie le fait qu'un Français fasse précéder une demande, voire un ordre, d'un « *s'il vous plaît* » ! Est-ce vraiment rendu correctement par le petit mot allemand « bitte », tel qu'il est habituellement utilisé ?



Nous nous souvenons d'une scène au Sénat français. Une longue et élégante présentation a été suivie d'une séance de questions-réponses ; la réponse à la question est ensuite suivie d'une discussion ; la discussion se transforme en une joute verbale animée, acharnée, voire passionnée ; les vénérables sénateurs, dont certains ont déjà les cheveux blancs, semblent prêts à en venir aux mains. La cloche du président résonne en vain, et le tumulte s'intensifie. C'est alors qu'un des huissiers en uniforme apparaît avec une haute baguette, frappe une fois avec celle-ci et s'écrie d'une voix sonore, mais nullement sévère : « *Silence, Messieurs ! ... S'il vous plaît ...* » Il y a une pause marquée avant le « *S'il vous plaît* », et la fin du dernier mot résonne clairement. « Silence, messieurs — si cela vous convient », si l'on traduit littéralement. Et voilà — « cela leur convient ». Les vieux querelleurs se séparent soudainement, certains sourient même. Le tumulte s'apaise. La demande n'a pas directement influencé la volonté des autres. La possibilité de se fracasser le crâne restait tout à fait ouverte, laissée à la discrétion des personnes concernées. Mais d'une certaine manière, elle faisait également appel au patrimoine culturel et aux coutumes inhérents à chaque citoyen français. Et cette manière, mais uniquement *celle-ci*, fonctionne justement là où, en France, il s'agit d'ordonner ou de commander quelque chose.

160

### *Dans les subtilités de la sphère sensorielle*

La capacité à bien servir ne comprend pas nécessairement celle de bien cuisiner. En France, cependant, l'une va de pair avec l'autre. Mais si l'art culinaire a connu un tel essor dans ce pays, c'est grâce, outre à certaines conditions sociales, à l'extraordinaire finesse du toucher et à la réactivité sensorielle de ses enfants. Pour bien cuisiner, il faut avoir un goût et un odorat particulièrement développés. Il faut avoir un organe sensible à la qualité des ingrédients utilisés, à leur répartition et surtout à leur dosage, au « trop peu » ou au « trop », aux nuances.

Les Français ont une expression pour désigner la sensibilité tactile inhabituelle qui vient en question ici. « On devient cuisinier, mais on naît rôtiisseur. » En d'autres termes : on peut apprendre le métier de cuisinier, mais il faut être né « maître rôtiisseur » ! Une expression qui fait référence à une certaine intuition sensorielle géniale, située au bout des doigts, de la langue et du nez.

Une petite anecdote racontée par Tolstoï dans son livre « Qu'est-ce que l'art ? » donne indirectement une idée de ce qu'il faut éviter ici, à savoir « trop peu » ou « trop ». Un jour, le peintre russe Rjepin travaillait avec plusieurs élèves dans son atelier. Il remarqua alors que l'un d'eux se tenait depuis un certain temps devant son chevalet, l'air indécis, le front plissé, fixant son tableau apparemment raté. Répine s'approcha, observa le tableau un instant, puis prit un pinceau et fit quelques légers traits. Le maître et l'élève reculèrent alors de quelques pas. « Quel miracle ! s'écria l'élève, vous avez à peine touché le tableau et il s'est déjà transformé ! » Repin tapota amicalement l'épaule du jeune homme : « Retenez bien cela, mon cher : c'est là où commencent le « à peine » et le « tout juste » que commence l'art. »

Les préjugés dominants de notre époque peuvent facilement conduire à penser que tout cela n'a pas grande importance, que les habitudes alimentaires d'un peuple relèvent tout au plus de la civilisation et en aucun cas de la culture ! Les préjugés de ce type ne survivront probablement pas au seuil de ce millénaire. Avec l'individualisation crois-



la vie extérieure et aussi pour notre vie intérieure, si nous continuons à ingérer sous le nom d'« aliments » des produits morts et standardisés, ou si nous empruntons les voies menant à une véritable culture alimentaire. Dans l'Antiquité, la préparation des aliments était étroitement liée au culte sacrificiel, et d'anciens récits indiens nous rapportent que certains plats ne pouvaient être préparés que par les rois.

Si une nouvelle attention vient s'opposer à l'indifférence qui prévaut encore aujourd'hui, les talents naturels du peuple français dont il est question ici pourraient acquérir une importance plus que nationale. Aujourd'hui, on peut encore considérer comme une question de goût le fait que les Français rejettent les repas rapidement concoctés dans le seul but de se rassasier, qualifiés de « boustifaille », et exigent de véritables plats. À l'avenir, cela signifiera davantage.

La manière dont l'âme de peuple française vit et évolue dans la sphère sensorielle diffère d'ailleurs de manière très intéressante de celle du peuple italien. Lorsque l'Italien s'immerge dans la nature qui l'entoure, il entre dans cet élément de « clarté sensorielle » dont nous avons déjà parlé. Le Français, quant à lui, tâte ce que l'on pourrait appeler le « chimisme impondérable » de la nature. Il goûte et hume les qualités du monde matériel et a aussi intérieurement un « nez fin ».

Cette subtilité dans la perception sensorielle s'étend à d'autres domaines. La culture gastronomique n'est qu'un cas particulier. Ainsi, dans le domaine de l'habillement, les femmes en particulier ont le talent presque génial de jouer avec le « à peine » et le « juste assez ». Le sens inné des effets de la couleur et de la forme permet souvent, grâce à un pli supplémentaire ici, un petit morceau de tissu coloré là, de créer en un clin d'œil quelque chose de gracieux. Voici quelques-unes, mais vraiment seulement quelques-unes, des racines de la Polode, dont nous parlerons plus loin.

La subtilité de la sphère sensorielle a un effet extrêmement bénéfique sur l'un des domaines les plus importants de la vie moderne : la circulation. À travers les vagues déferlantes du trafic routier dans les grandes villes, le Français se conduit lui-même et son véhicule avec une assurance souveraine. Cette assurance ne provient toutefois pas tant du fait qu'il respecte scrupuleusement les règles, mais plutôt de sa capacité à réagir très rapidement et à improviser en fonction de la situation. À grande échelle, il perçoit avec aisance et répond avec aisance aux impulsions du moment. Avant tout, la

perception s'étend aussi à chaque piéton, qui n'est pas considéré ici comme une *quantité négligeable* ou un obstacle très importun à la circulation, mais comme un facteur respecté à tout moment. Cette attitude générale confère d'autre part au piéton un sentiment inhabituel de liberté et de sécurité. S'il ne fait pas de farces ou de bêtises particulières, s'il ne réagit pas nerveusement, mais suit systématiquement son chemin, il peut se sentir plus en sécurité au milieu de la foule des boulevards et avenues parisiens que sur les trottoirs d'autres contrées.

Lorsque l'on constate cette merveilleuse capacité de réaction et d'improvisation dans la circulation, une pensée peut venir à l'esprit : certes, la voiture a été inventée en Allemagne, ou du moins mise en service pour la première fois dans ce pays, mais il faudrait consciemment inculquer aux générations futures les qualités que les Français pos-



sèdent naturellement en matière de circulation. Ce n'est qu'alors que la circulation deviendrait vraiment agréable. Il faudrait toutefois y ajouter certaines caractéristiques de la culture britannique en matière de conduite automobile.

Avec la souplesse sensorielle dont il est question ici est étroitement liée à une autre caractéristique propre au peuple français : la capacité à percevoir avec sensibilité ce qui se passe chez son prochain, à l'écouter attentivement. Une grande partie de la *politesse* proverbiale repose sur ces qualités. On observe depuis longtemps que lorsque des étrangers s'efforcent de parler français avec eux, les Français ont une manière particulièrement délicate de corriger leurs erreurs presque inévitables. Ils le font en intégrant simplement la forme correcte dans leurs réponses. Cela se fait sans accent superflu et sans ton moralisateur. Cet art est pratiqué avec une grâce et une aisance, voire une virtuosité. Nous nous souvenons que l'Italien du peuple considère inconsciemment l'étranger qui ne comprend pas l'italien comme moralement imparfait. L'Espagnol sans instruction considère celui qui ne parle pas espagnol comme un peu stupide. Le Français a clairement conscience que « parler français » est un art difficile qui n'est pas donné à tout le monde. Avec compréhension et plaisir, il offre son aide à chaque étranger comme alpiniste. Mais le plus beau dans tout cela, c'est qu'il le fait de manière tout à fait discrète.

Cependant, l'écoute attentive de l'autre et le lien fort qui en résulte avec l'interlocuteur ne s'épuisent pas dans ces corrections polies. Si une conversation s'engage avec quelqu'un qui maîtrise bien leur langue, les Français intègrent dans leurs réponses

163

en reprenant, pour ainsi dire, les expressions et les formes que l'interlocuteur vient d'utiliser. Cette confirmation et cette consolidation constituent un facteur supplémentaire d'équilibrage pour le discours précipité, pour *l'entraînement*.

Dans cette ouverture permanente à l'autre et aux autres, il y a un élément de service au sens humain le plus noble, un service sans aucune servilité.

Ce que nous voulons dire ici semble résumer une petite anecdote racontée un jour par Karl Schubert, que nous avons déjà mentionné. Schubert, qui était autrichien de naissance, revint pour la première fois à Paris peu après la Seconde Guerre mondiale, la ville où il avait passé une année particulièrement belle pendant ses études. Dans un petit café près de la gare Montparnasse, il prit un rafraîchissement avant de se préparer à poursuivre son voyage. Il devait d'abord se rendre à Brest et demanda donc au propriétaire du café quand partait le prochain train. « Puis-je vous demander de patienter un instant, monsieur ? », dit le restaurateur. Puis il disparut. Lorsqu'il revint un quart d'heure plus tard, il s'avéra qu'il s'était rendu à la gare. Là, il avait noté sur un bout de papier tous les trains circulant sur la ligne Paris-Brest. Il tendit la feuille à Schubert en souriant : « *Les voilà, monsieur !* » Ému, Schubert voulut le remercier. Il avait posé cette question, dit-il, sans vouloir donner tant de peine à l'aubergiste. Mais celui-ci se contenta de s'incliner légèrement et dit simplement : « *Monsieur, je suis là pour vous servir.* »

Il y a beaucoup de l'âme de peuple française dans cette simplicité.

***L'irrationnel face au rationnel : « La folie », « le charme », « le rire »***

Avec un épilogue sur la mode



Dans la capacité d'organisation, dans le talent pour la composition, nous avons un élément rationnel, dans le jeu subtil des sens, un irrationnel.

164

Cette composante irrationnelle détermine largement le caractère de la langue française et le tempérament de l'âme de peuple française.

On apprend beaucoup sur la véritable francité rien qu'en essayant de comprendre ce qui est pensé avec le mot « folie ». Si l'on cherche ce mot dans un dictionnaire de poche, on trouve comme traduction allemande « Narrheit » (folie), « Wahnsinn » (délire), « Torheit » (absurdité). Et en effet, la *folie* contient un peu de tout cela, et bien d'autres choses encore qui ne peuvent être traduites. La *folie* est justement le contraire de la lucidité cristalline ; c'est ce qui, tourbillonnant, dansant, emporté et possédé par l'inspiration du moment, brise la lucidité cristalline en mille morceaux ; c'est aussi tout ce qui maintient l'humain prisonnier de la folie pendant de longues périodes de sa vie ; c'est la folie qui s'engouffre dans l'auto-anesthésie et l'aveuglement, c'est ce qui se rejette soi-même dans la quête du ridicule, qui pleure intérieurement ; c'est tout cela et rien de tout cela, et bien plus que la somme de tout ce qui peut être désigné — c'est, en bref, irrationnel de par en par.

Il est à nouveau si caractéristique du génie français que l'un des meilleurs esprits philosophiques et mathématiques de la francité, Blaise Pascal, ait aussi fait la maxime la plus pleine de signification sur la *folie*. Dans ses célèbres *Pensées*, nous trouvons la maxime suivante :

« Les hommes sont si nécessairement fous, que ce serait être fou par un autre tour de folie, de ne pas être fou. » Traduit en allemand, cela donnerait à peu près : « Il est tellement inhérent à notre nature humaine d'être fous et déments que ne pas l'être reviendrait à l'être quand même, par une forme de folie imperceptible. »

Dans cette pensée fragmentaire brille comme dans une perle quelque chose qui vient des profondeurs insondables de l'âme de peuple française, tout en étant en même temps un petit chef-d'œuvre de l'art de polir les pensées. Quand on vit plus longtemps avec lui, on n'admire plus seulement l'esprit étincelant dont il est issu. On sent de plus en plus combien il contient de philosophie existentielle/d'existence. Et on comprend qu'il veut dire entre autres : apprends de la folie débridée du carnaval, où les cortèges masqués tourbillonnent dans le désordre, que toute la vie que tu vis est un morceau de carnaval, dans lequel tu portes maintenant ce masque et tout de suite celui-ci, toi qui pourrais très bien en porter un autre ; il y a une part de folie et de folie dans tous les détails de ce monde, et seul le tout, le grand, est sérieux. C'est ainsi que pourrait s'exprimer le devenir soi conscient de la

165

*folie*, et c'est ainsi que cela aurait pu résonner dans l'âme/entendement/la Gemüt du très religieux Pascal.

Avec ce deviner/conjecturer fulgurant de cette vérité, le Français se débarrasse d'une partie de cette lourdeur qui tend à transformer l'humain en philistin. Et c'est aussi cette « légèreté » – et non pas simplement l'insouciance ou la facilité – qui vit dans le deuxième des compagnons irrationnels, dans le *charme*.

Le *charme* est comparable à la poussière sur l'aile d'un papillon. Nous ne le compren-



drons jamais si nous le balayons pour ensuite le fixer du regard. Nous devons saisir son jeu de couleurs d'un seul coup d'œil, pendant que le papillon vole. Et pourtant, c'est peut-être la poussière terrestre qui mérite le plus d'être méditée/réfléchie. Nous y trouvons sans doute quelque chose de cette grandeur dont parle Goethe dans la première scène de Faust II lorsqu'il dit : « C'est dans le reflet coloré que nous avons la vie. »

Le charme, avec ses couleurs et ses nuances délicates, peut nous interpeller à partir d'un petit détail, d'un trait particulier d'un visage par ailleurs irrégulier ou même laid ; d'un nœud dont la couleur contraste avec la robe sur laquelle il est accroché ; de la naïveté joyeuse avec laquelle sont commises de petites fautes de langage ; d'une étrange lueur qui recouvre le paysage. Il émane en premier lieu des humains, des personnes individuelles, et se communique à travers elles aux objets qu'elles touchent, modifient ou transforment. Un paysage nordique primitif qui n'a pas encore été conquis par les humains pourrait avoir tout aussi bien peu de *charme* qu'une forêt tropicale tombant en sauvage exubérance/luxuriance

Tout comme l'émerveillement, le charme nous interpelle avant même que nous commencions à réfléchir ; il ne fait qu'introduire la réflexion. N'est-il pas aussi le prélude à un sentiment, ce sentiment qui a déjà approuvé son objet, qui a été captivé par lui avant même d'en prendre conscience ?

D'un point de vue étymologique, l'origine du mot « *charme* » remonte probablement au latin *carmen*, c'est-à-dire à quelque chose de poétique et de musical, une chanson, une chanson initialement magique, un enchantement. L'histoire nous renverrait ainsi à ces temps anciens où le mot ne se contentait pas de communiquer et de signifier, mais où il reflétait encore son pouvoir d'action. Mais nous devons garder à l'esprit que le *charme* cesse d'être lui-même lorsqu'il enchante véritablement. Il ne peut qu'approcher l'enchantement, mais s'arrête avant, atténué par une influence mystérieuse.

D'un autre côté, il s'approche quand on même suffisamment de son objet pour se distinguer clairement de ce que nous appelons la « grâce ». Dans la grâce, qui a été représentée de la manière la plus géniale sur le plan esthétique par Schiller, vit une lumière,

166

Léger, agréable et clair, il nous laisse juste assez de liberté pour que nous puissions bien le regarder. Le charme nous permet de ne faire qu'un avec ce que nous admirons, il nous fait fusionner délicatement avec lui.

Une vitre réfléchit mieux lorsqu'elle est recouverte au dos d'un revêtement contenant du « mercure ». Le charme est un peu comme le revêtement éthéré de cette vitre dans laquelle l'âme peut se refléter fugitivement. A-t-il quand même vraiment seulement à faire avec ce qui est d'âme ? Nous pensons de nouveau à combien intimement l'âme de peuple française se lie à l'élément aquatique. On pourrait alors voir dans ce charme qui règne sur le paysage français quelque chose comme la sublimation de l'élément aquatique. Ou bien nous pourrions nous rappeler à quel point les premiers habitants du pays, les Celtes, étaient liés aux sources. Il s'agissait d'un lien affectif/à puissance d'âme/Gemüt qui oeuvrait jusque dans les mystères. Quand on vit depuis des décennies avec la nature française, on peut ressentir dans certaines parties du paysage quelque chose comme les répercussions de ces mystères : une spiritualité originelle qui se manifeste aujourd'hui sous forme de beauté. Le charme apparaît alors comme le voile spirituel de Galatée qui flotte sur tout le pays : le paysage typiquement français en est légè-



rement enveloppé.

Sous ce voile, nous voulons laisser le *charme* s'évanouir. Mais nous ne voulons quand même pas lui dire adieu sans souligner tout doucement qu'il a, dans l'élément slave du paysage russe, une soeur certes autrement assortie, mais néanmoins apparentée.

« *Le rire est le propre de l'homme* » - « Le rire est humain de par en par » ou « Le rire appartient à l'humain » : c'est ainsi que l'on pourrait traduire les paroles prononcées par Rabelais, qui vécut dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, dans une véritable connaissance de l'humain et en même temps dans une connaissance profonde de son peuple.

Une question se pose immédiatement pour celui qui connaît la romanité. En ce qui concerne le rire, il constate une étrange contradiction entre le peuple français et le peuple italien. Dans l'expression de ses sentiments, le Français est dans l'ensemble beaucoup plus réservé que l'Italien ; cette légère réserve crée tout de suite l'une des illusions nécessaires qui entourent les nuances subtiles de la langue et de tout le style de vie. Or, le rire est caractéristique des Français, quelque peu réservés à tous égards, tandis que pour les Italiens, plus explosifs, le sourire, *il sorriso*, est une étoile guide de la vie de l'âme. Le sourire est, comme l'indique l'umlaut/tréma ä en allemand, un rire qui ne s'épanouit pas pleinement, qui ne s'incarne pas complètement.

167

Le mot suédois *småle*, qui signifie en réalité « petit rire », illustre cela d'un autre point de vue. Pourquoi le sourire est-il caractéristique des membres du peuple « pur » et le rire de ceux du peuple « plus discret » ? C'est peut-être l'une de ces questions auxquelles il ne faut pas répondre par « parce que » ou « c'est ainsi ». Le bon sens n'était tout simplement pas invité dans l'atelier des forgerons où les dieux ont forgé le langage. Mais il est certainement utile et prédisposé à des connaissances latentes lorsque nous observons partout dans le monde des phénomènes étranges et apparemment contradictoires.

Parfois, l'une ou l'autre contradiction s'avérera être un complément salutaire. Quelles que soient les origines et les raisons, le rire est vraiment le troisième des compagnons irrationnels que nous rencontrons dans le monde français. On l'a parfois associé à l'*esprit gaulois*, au celtisme qui résonne dans le sang français, et ce n'est sans doute pas tout à fait injustifié. Dans l'ensemble, les Celtes étaient peut-être un peuple trop rêveur, encore plongé dans le cosmique, pour rire beaucoup eux-mêmes. Mais l'esprit qu'ils ont laissé derrière eux était profondément sain. Nous pouvons toujours considérer le rire, lorsqu'il est authentique, plein et humain, comme l'expression d'une vie de l'âme saine. Il existe quand même différentes sortes de rire, et leur succession ainsi que leurs variations peuvent même devenir révélatrices du chemin d'une culture.

Comment riait volontiers François Rabelais, l'homme dont nous avons pris la citation sur le rire comme point de départ ? Dans son œuvre monumentale « Gargantua et Pantagruel », tout est imposant et aux dimensions gigantesques. Elle déborde d'une puberté intellectuelle et est grossièrement au-dessus de l'abîme des subtilités intimes de l'âme. On ne mange pas encore vraiment, mais on mâche à pleines dents. Partout, on se livre à des excès, sans retenue. Les gens rient à gorge déployée, et on croit clairement entendre leur « I-Io-ho-ho » qui fait tinter les verres et vibrer la vaisselle. Mais c'est un rire primitif, puissant et réconfortant, qui forme le terreau de l'âme pour autre chose, pour quelque chose de significatif qui se produit en même temps. L'esprit jaillit entre



les éclats de rire, et comme sous un orage de printemps grondant, la naissance d'une nouvelle ère s'annonce : la prise de conscience d'une jeune époque.

Comme le rire de Molière, le grand classique non seulement de la comédie française, mais de la comédie en général, est différent ! Ce n'est pas seulement que nous sentons maintenant que la nouvelle époque a pris plus de cent ans d'avance. Un homme est là maintenant, un acteur génial, un auteur

168

génial qui a traversé de nombreuses déceptions et souffrances. Tout cela a purifié son rire. Il est lumineux et guérisseur en même temps. Nous n'entendons plus le sombre « Ho-ho-ho » qui résonne du métabolisme, mais un « Ha-ha-ha » libérateur. Ce que Rabelais pressentait prophétiquement, s'est tout à fait réalisé chez Molière : le rire est devenu humain par excellence. Dans cette humanité et à partir d'elle, il détourne avec le génie de l'âme de peuple française un bouquet entier de vaudevilles précieux. Ce que la plupart des autres peuples européens doivent se procurer péniblement, à la goutte, est ici offert en abondance. Les insuffisances et les distorsions de la vie, observées de l'intérieur avec un œil sérieux et merveilleusement clairvoyant, sont déchargées de leur poids, sont orientées vers leur guérison, lorsque Molière les livre au rire. Et ce rire est le véritable génie de l'artistique-irrationnel, dont a besoin, pour son intégrité, l'âme de peuple tendant au rationnel et a besoin aussi pour remplir toutes ses tâches. En effet, presque immédiatement après que le philosophe Descartes a posé les fondements de la pensée abstraite, Molière remplit l'espace culturel français d'une multitude de personnages hauts en couleur, parfaitement définis dans les moindres détails, qui apparaissent sur scène pour ensuite errer éternellement parmi leur peuple. Le merveilleux est que les deux, Descartes et Molière, puisent dans les sources de leur culture populaire et qu'ils acquièrent une importance mondiale en étant de vrais Français. Mais Molière, dans son rire, donnait tout son être. Toujours malade, il joua une fois de plus son rôle de « malade imaginaire » et mourut au milieu des rires des gens. Dans sa mort, il révèle ce qui se fait sentir à travers toutes ses œuvres : son rire n'est jamais superficiellement moralisateur, mais il a une substance morale d'or.

Le rire de Voltaire n'était pas libérateur pour ceux à qui il s'adressait ; il était acerbe, mordant, mais aussi éveillant. C'était un rire dans lequel les armes fines de l'intellect résonnaient, et nous entendons encore clairement comment il se déplaçait entre le « hi-hi-hi » et le « he-he-he ». Il se moqua de lui-même et des autres en faisant référence à la grande Révolution française, devant les portes de laquelle la mort le frappa. On peut se demander dans quelle mesure le rire d'un rationaliste peut encore être considéré comme un *rire* au sens de Rabelais. Cette plaisanterie est certainement devenue sèche par rapport aux *humeurs/humores* de Rabelais. Mais même dans sa sécheresse, il conserve un trait propre au vrai rire : il s'élève au-dessus de la situation actuelle et se débarrasse du poids. Cela ressort clairement lorsque le géant

169

Micromégas et son accompagnateur saturnien se promènent sur la Terre, et éclairent la petitesse et la relativité des réalisations terrestres, mais aussi des besoins terrestres. L'ironie et l'esprit vif qui apparaissent presque partout dans les nombreux ouvrages du poète philosophe avaient encore une mission particulière : ils ont percé les murs pourris d'une époque devenue ancienne et ont aidé à en préparer une nouvelle. Voltaire était l'un de ceux qui ont lancé certaines des grandes paroles qui devaient naturelle-



ment sortir des lèvres des révolutionnaires de demain. Typiquement, il n'a allumé que deux des flambeaux de la révolution : la *liberté* et l'*égalité*. Allumer la *fraternité* ne lui convenait pas. Il était trop unilatéralement raison analytique et volonté, avec une nette prédominance de la première.

Il est intéressant de considérer le chemin parcouru par le rire de Rabelais, de Molière à Voltaire. On voit alors comment, dans un cycle temporel plus court, la même évolution s'est produite que celle de la langue au fil des siècles : du vouloir à la tête.

Mais on ne rendrait pas justice à la riche palette de tons qui résonne dans l'âme du peuple français si l'on croyait que le rire était resté fiché dans la tête depuis Voltaire. Il fait partie des plus belles facettes de la nature française qu'elle ne soit pas prévisible. Et ainsi, dans les situations de vie changeantes, le rire se dégage encore de l'âme française de manière surprenante, toujours aussi varié dans ses nuances, toujours aussi originellement humain, de sorte que l'expression de Rabelais est toujours d'actualité : « *Le rire est le propre de l'homme.* »

Nous n'aimerions pas prendre congé des trois compagnons irrationnels — la *folie*, le *charme* et le *rire* — sans évoquer une manifestation étrange et mondialement connue, dans laquelle l'âme française — si l'on a la permission de le dire ainsi — est irrationnelle d'une façon rationnelle : la mode. D'un certain point de vue, on pourrait être tenté de dire de la mode la même chose que ce que Carmen de Bizet, provocante et coquette, affirme de l'amour, à savoir qu'il est « enfant de bohème » et n'a jamais obéi à une loi. « *L'amour est l'enfant de la bohème, il n'a jamais connu de loi...* » Si, d'une part, cela est vrai, nous pouvons, d'autre part, voir comment un pays entier, avec ses riches talents et leurs nécessaires aspects négatifs, se reflète dans les phénomènes de la mode apparemment banals, voire triviaux.

170

La mode, dans ses effets si envoûtants ou si simplement trompeurs, est en réalité une manifestation extrêmement complexe. On se demande toujours de nouveau : qu'est-ce qui attire l'individu dans la fascination, dans la suite, et le rend même prêt à nier ses inclinations personnelles ? Les véritables dirigeants de la mode, ceux qui la créent et la lancent au moment le plus opportun, semblent être une sorte de magicien. Ce sont des personnes dotées d'une certaine sensibilité psychologique qui ont le pouls du temps et peuvent en percevoir les moindres vibrations. Vous avez besoin de ce « nez fin », de cette sensibilité délicate dont il a été question dans la section précédente ; car il s'agit de sentir ce qui se trouve dans l'air en tant que goût. Et il s'agit de créer quelque chose qui soit stimulant, mais qui ne manque pas de charme. Le créateur de mode doit pouvoir jouer avec les formes comme le faisait Léonard dans ses caricatures. Mais dans ce qu'il forme, il ne doit jamais laisser cela devenir une caricature. Il a quelque chose à faire qui sort de la règle et qui pourtant tient compte des mesures. Il ne sera un maître dans son domaine qu'une fois qu'il semblera faire des concessions aux penchants brusques des humains et qu'il saura pourtant les guider discrètement sur une ligne. Toutes ces qualités et d'autres encore, qui font de la mode ce qu'elle est, semblent avoir été données au génie français.

La mode, pour exercer son pouvoir, a besoin d'une autre condition préalable : elle doit partir d'un centre qui a l'habitude de diffuser et dont la signification est reconnue. Il était désormais du devoir historique de la France de former en elle-même un centre de



cette nature ; en même temps, la nation entière pouvait, par ses réalisations intellectuelles et un charisme intérieur, conquérir une position culturelle centrale dans le monde. Ainsi, les fondements de la mode ont été créés pour produire des effets qui ne peuvent être improvisés par aucun artifice tardif/retardé.

Plus tard, de nouveaux centres de mode se sont formés, par exemple à Vienne et à Rome, qui se sont spatialement détachés du centre français, mais qui sont restés qualitativement dans son ombre. La mode masculine a été largement influencée par l'Angleterre au cours de longues périodes, en raison de conditions historiques et culturelles particulières. Dans l'ensemble, il est toujours vrai que, lorsque l'on parle de mode, on pense à Paris, et que le jeu subtil des forces immatérielles liées à l'âme française inspire et dirige la mode dans toutes ses fantaisies.

171

L'observateur serait quand même étranger à la réalité s'il ne comprenait pas que la mode est irrationnelle d'une façon rationnelle. Elle repose sur des fondements solides et équilibrés de calcul et de raisonnement rigoureux, et est influencée autant par l'esprit spéculatif que par les grâces et les forces ludiques de la fantaisie. Mais c'est là que réside sa magie : savoir dissimuler ses motivations les plus grossières. On n'en perçoit pas l'intention et l'on n'en est pas offensé.

### *Le point d'où se laisse beaucoup gagner*

Goethe a un jour caractérisé un aspect essentiel de sa méthode en disant qu'il s'efforce toujours de trouver un point d'où se laisse beaucoup gagner. Il semble que les forces qui ont façonné la culture française aient travaillées selon cette méthode.

Elles ont en fait laissé apparaître un point d'où l'on peut beaucoup, sinon tout, gagner, et ce point s'appelle tout simplement... Paris.

Environ vers le milieu du XVIIe siècle, deux événements se produisirent en France, symptomatiques de l'importance centrale de Paris. Comme ils se déroulèrent dans des domaines très différents, ils sont rarement considérés ensemble.

Le premier de ces événements est lié à l'introduction de la levure dans le processus de panification et donc à la fabrication d'un nouveau type de pain, initialement appelé *pain moulu*. Avant cette époque, même en France, seul le pain au levain était connu. L'apparition de la levure provoqua un tollé/tumulte dans la vie publique française qui nous paraît aujourd'hui assez improbable. Des groupes de « partisans » et d'« opposants » fanatiques à la levure se formèrent, et finalement une enquête officielle fut menée auprès de la faculté de médecine de la Sorbonne, demandant un avis faisant autorité sur l'utilité de la levure. Après mûre réflexion, les savants conclurent que l'utilisation de la levure dans les boulangeries était non seulement très contestable, mais aussi une menace directe pour la santé publique. L'affaire fut portée devant le Parlement, et il y eut une

172

série de débats houleux/discussions échauffées s'ensuivit lors de la « controverse sur la levure ». Finalement, une loi fut votée interdisant totalement l'utilisation de la levure en boulangerie. Cette interdiction semble avoir eu peu d'impact. Dans certains endroits, elle fut même tournée en ridicule. Un caricaturiste alla jusqu'à représenter la Mort survolant le pays avec des ailes faites de *pain moulu*. D'une manière générale, ce-



pendant, l'interdiction eut pour effet d'attirer l'attention d'un public encore plus large sur ce nouveau pain. Les gens étaient extrêmement impatients de le goûter. Au fil du temps, il devint courant, lors de grands rassemblements, de servir des échantillons de ce pain interdit dans le plus grand secret et en une sorte de cérémonie solennelle. Puisque les conséquences dévastatrices prédites par les médecins ne se sont apparemment pas concrétisées, le nouveau pain gagna de plus en plus d'adeptes. Finalement, des protestations ouvertes s'élevèrent contre la loi promulguée, entraînant une nouvelle enquête parlementaire. Les cercles dirigeants ne pouvaient ignorer une opinion publique aussi forte. L'interdiction fut levée, mais il fut stipulé que la levure nécessaire à la fabrication du *pain moulu ne pourrait être obtenue qu'à Paris*.

À peu près à la même époque, Richelieu fonda l'*Académie française* et la chargea de la rédaction du *Dictionnaire*, ouvrage de référence pour l'usage du français. Dans les provinces françaises, la vie linguistique en français authentique continua de prospérer, mais désormais, Paris déciderait de ce qui était considéré comme linguistiquement français et de ce qui ne l'était pas.

Les deux phénomènes brièvement esquissés ici ne sont aucunement liés par une relation de cause à effet. Mais il est intéressant, et en même temps symptomatique du développement culturel français, qu'ils soient apparus simultanément. Il convient de s'abstenir de les critiquer simplement parce qu'ils n'auraient jamais été possibles sous cette forme dans d'autres pays. C'était crucial pour l'histoire intellectuelle française/française de l'esprit, et cela correspondait à la nature même de l'âme nationale/de peuple française, qu'un point central soit recherché et trouvé, duquel beaucoup se laissa gagner.

Pour le progrès du développement européen, il était primordial qu'un centre ait été trouvé en France, d'où les idées pourraient être efficacement diffusées et semées à travers le monde. L'un des dictionnaires français les plus populaires, qui fait également office d'encyclopédie, a choisi pour devise : « *Je sème à tout vent* ».

173

Ces mots peuvent être considérés comme l'expression de tout ce qui s'est passé du centre de la culture française.

Le phénomène de la mode, qui peut paraître anodin au premier abord mais qui est loin d'être insignifiant, a déjà été abordé dans ce contexte. Cependant, un événement d'une importance capitale pour le monde fut la diffusion massive des idées lors de la Révolution française à la fin du XVIIIe siècle. Ce qui se produisit alors à Paris fut un véritable séisme historique, dont les répercussions se firent sentir encore aujourd'hui dans le monde civilisé. Des idées fondamentales et révolutionnaires furent projetées à travers l'humanité.

En cela on peut, lorsque l'on s'approfondit dans le processus dans son ensemble, obtenir de nouveau beaucoup d'explications sur la façon particulière du peuple français d'un autre côté. Re gardée superficiellement, cette révolution représente l'apogée des Lumières. L'analyse et la critique pratiquées depuis des décennies par des esprits brillants semblaient enfin permettre aux forces rationalistes de s'imposer. Ce mouvement prit son essor lorsqu'il sut qu'il était porté par les instincts, certes parfois latents, mais toujours ardents, des masses. Au fond, cependant, les slogans révolutionnaires de liberté, d'égalité et de fraternité sont d'une nature telle qu'ils ne peuvent être mis en



œuvre par les seules forces rationnelles. Tout ce qui est rationnel tend vers la stagnation et des contours rigides. Mais ici, est affiché quelque chose qui est de par en par dynamique. Comme tel est indiqué sur de toutes nouvelles formes de pensée, qui doivent d'abord naître de cette dynamique. Ainsi, la révolution échoue extérieurement avant même d'avoir commencé. Elle échoue à cause de l'excès d'irrationalité incontrôlée, qui réduit rapidement en miettes tout ce qui est rationnellement construit. Mais cet échec produit un appel qui résonne du XVIIIe au XXe siècle et qui demeure vivace jusqu'à nos jours.

Les mesures extérieures de la Révolution étaient dictées par l'âme intellectuelle/de raison analytique française. Nul, peut-être, n'a mieux perçu l'insuffisance de ces mesures que Friedrich Schiller, que la Convention nationale révolutionnaire avait fait citoyen d'honneur de la nouvelle République. Ainsi, Schiller prophétisa très tôt la chute de la grande Révolution et sa descente vers la réaction et la restauration.

L'élan intérieur/les motivations intérieures de la Révolution, cependant, provenait de la ferveur, voire de l'ardeur, de l'âme (*Gemüte*) française. Il est important de voir que les droits de l'homme/l'humain n'ont finalement pas été proclamés par la France sur la base de considérations économiques

174

ou socio-politiques. Dans leur annonce pulsait un élan profondément ancré dans l'âme de peuple : *l'enthousiasme pour la justice/le droit*.

Ce n'est qu'en étant attentifs à cet enthousiasme latent pour la justice dans l'âme nationale/de peuple que nous pourrions comprendre et apprécier certains aspects de la culture française. Ce qui pourrait, par caricature, donner lieu à parler d'une « nation de notaires et d'avocats » trouve en réalité un contrepoint significatif. De la forme larvaire de l'humanisme de la fin du Moyen Âge ou du début de l'époque moderne, s'était épanoui en France le papillon rayonnant de l'idée d'humanité. On se sentait investi d'une mission, celle de défendre cette idée devant le forum de l'Europe. De manière subtile, cette conscience de défendre ces idées perdure dans l'âme de chaque Français. De même, le désir d'être entendu sur ces sujets l'anime, ainsi que la douce satisfaction d'appartenir à un lieu d'où les idées peuvent être « répandues dans le monde ».

L'évolution du XIXe siècle, et plus encore celle du XXe, ont mis l'accent sur les préoccupations techniques, industrielles et économiques. Les talents de la nation française, d'une diversité remarquable, ne résident pas principalement dans ces domaines. Il est d'autant plus surprenant, dès lors, qu'au milieu du tumulte croissant de l'ère industrielle, la voix de cette ferveur juridique et humanitaire se soit élevée à maintes reprises. Cette expression vocale contraste singulièrement avec un autre talent propre à la France : l'aptitude à exprimer les choses de telle sorte qu'elles ne soient, en réalité, pas pleinement exprimées, qu'elles ne soient pas contraignantes. Il ne faut pas se laisser rebuter par de telles contradictions, ni même s'en agacer. Lorsqu'elles deviennent productives, elles enrichissent toute la vie. On peut même dire que la vie véritable se déploie toujours au sein de contradictions fécondes. Ainsi, parallèlement à la défense ardente du droit et de la culture, émerge un talent exceptionnel pour les formes classiques de la diplomatie. Celle-ci aussi trouva, en son temps, son centre mondial à Paris.

Le diplomate ne pouvait remplir son rôle au sens traditionnel s'il se laissait emporter par des émotions enthousiastes. Figure dont les paroles étaient pesées sur la balance de



l'or, il se devait de maîtriser des distinctions claires, voire extrêmement précises. Or, c'est précisément pour ces distinctions que la langue française, dont les qualités s'offrent à nouveau à nous, est un instrument exceptionnel. Elle accomplit le travail nécessaire grâce au subtil jeu de négations qui nuancent les diverses expressions.

175

Aucune autre langue européenne n'est aussi riche en négations diverses, capables de cadrer et d'éclairer avec ingéniosité tout ce qui est dit, sous deux angles différents. Outre l'omniprésent « *ne...pas* », il y a aussi le « point », plus fortement négatif, et le «*guère*», radicalement abrupt/ ?????. Ces petits mots magiques imprègnent sans cesse les propos et les affirmations d'une ironie discrète et objective, créent une distance palpable avec l'orateur et relativisent presque imperceptiblement la valeur de toute chose.

Mais nous ne voulons jamais oublier que la proclamation comme la dissimulation, le plaidoyer humanitaire comme la diplomatie, se pratiquent depuis un centre où réside aussi le charme. Ainsi, ils ajoutent une note au chœur paneuropéen qu'aucun véritable amoureux de l'Europe ne saurait manquer.

### *Quand la France est-elle la plus belle ?*

On pourrait aussi poser la question autrement : en quelle saison la France révèle-t-elle le plus authentiquement son vrai caractère, quand est-elle pleinement elle-même ? La question quand même, quelle que soit la manière dont on la pose, semble presque dénuée de sens comparée à une expression omniprésente dans le monde germanophone : « vivre comme le seigneur-Dieu en France ». Cette expression, applicable à une multitude de situations, accorde sans aucun doute au pays un blanc-seing pour toute l'année. Et c'est là le point qui sera le moins contesté : la France est belle en toute saison. Néanmoins, si l'on considère le paysage en lien avec la nature et le tempérament de ses habitants, chaque pays possède une ou même deux saisons particulièrement caractéristiques. Pour la France, il s'agit peut-être du tout premier printemps, qui s'éveille, et assurément de l'automne à pleine maturité.

Lorsque, après un hiver pas particulièrement rigoureux, mais souvent sombre et austère, arrivent les premiers jours du printemps, une mystérieuse transformation, qui s'opère dans la lumière, touche soudain toute chose comme par magie. Les choses s'allègent et acquièrent temporairement un peu de l'éclat de la lumière gréco-italienne. Dans l'air même

176

est un son fugace et délicat, comme un prélude à tous les chants d'oiseaux qui ne tarderont pas à retentir.

Dans un poème intitulé « Le Premier Sourire du Printemps », Théophile Gautier fait parcourir le pays à Mars tel un magicien. Il nous révèle des merveilles à son sujet. Tandis que les gens s'affairent, le souffle court, dans le tumulte de la ville, Mars rit de bon cœur sous l'averse torrentielle. La nuit venue, en secret, il repasse des cols blancs pour les pâquerettes et confectionne des boutons d'or. Il recouvre les amandiers du verger et de la vigne d'une poussière scintillante comme du givre ; et tandis qu'il gazouille des chansons joyeuses aux merles, il sème généreusement des perce-neige dans les prés et des violettes sur le sol sombre de la forêt. Sur le tapis vert qui précède le printemps, où le cerf s'abreuve, le nez au vent, il disperse les délicates clochettes d'argent du muguet,



suspendues à un ruban figé par la nuit. Et lorsque son œuvre est terminée et que son règne touche à sa fin, il fait rapidement signe à Avril, qui se tient déjà sur le seuil et lui crie : « Printemps, viens ! Maintenant tu peux venir ! Moins dans les images individuelles, seulement suggérées ici grossièrement, que dans les rythmes incommunicables qui flottent entre les vers individuels, il y a quelque chose de la splendeur et du souffle du début du printemps français.

Premier sourire du printemps  
Tandis qu'à leurs oeuvres perverses  
Les hommes courent haletants,  
Mars qui rit, malgré les averses,  
Prépare en secret le printemps.  
Pour les petites pâquerettes,  
Sournoisement, lorsque tout dort,  
Il repasse des collerettes  
Et cisèle des boutons d'or.  
Dans le verger et dans la vigne,  
Il s'en va, furtif perruquier,  
Avec une houpe de cygne  
Poudrer à frimas l'amandier.  
Tout en composant des solfèges,  
Qu'aux merles il siffle d mi-voix,  
Il sème aux prés les perce-neiges  
Et les violettes aux bois.

177

Sur le cresson de la fontaine,  
Où le cerf boit, l'oreille au guet,  
De sa main glacée, il égrène  
Les grelots d'argent du muguet.  
Puis, lorsque sa besogne est faite,  
Et que son règne va finir,  
Au seuil d'avril tournant la tête,  
Il dit: »Printemps, tu peux venir!«

C'est une expérience humaine universelle/générale, non liée à un sentir national/de peuple particulier ou à une caractéristique de paysage, que l'on ressent le printemps le plus intensément lorsque, en même temps, le sombre hiver a laissé derrière lui de dures épreuves ou des coups du sort ; lorsque le renouveau de la nature se lie à l'espoir qui anime nos cœurs. Si cela est vrai en général, certaines scènes de la nature, et du printemps en particulier, peuvent laisser une impression durable sur le lecteur dans diverses littératures nationales. Elles s'inscrivent si profondément dans l'âme du lecteur parce qu'elles sont clairement façonnées par le tempérament de peuple. Dans ce cas précis, ce n'est pas l'image individuelle qui nous émeut, mais le contexte dans lequel elle est placée.

Les Français ont toujours cultivé la vie de famille avec soin. Tandis que les Anglais, animés par leur individualisme, tendent vers l'isolement politique, les Français, à travers les siècles – et jusqu'à nos jours – ont manifesté une propension à créer de petits îlots sociaux au sein de leur foyer. Aussi sociables soient-ils par ailleurs, ils n'ouvrent pas facilement les portes de leur foyer aux étrangers. N'avoir ni maison ni famille – une situation qui peut sembler difficile partout. Pour le Français, c'est comme se trouver au bord du précipice.

C'est pourquoi, peut-être, le thème du sans-abrisme/foyer n'a jamais été dépeint avec autant de force que dans le roman « *Sans famille* » d'Hector Malot. Dans le court extrait reproduit ici, deux garçons sans foyer errent jusqu'à la source. L'un d'eux a vu le foyer paisible qu'il avait brièvement trouvé lui être arraché par un coup du sort. L'autre,



quelques heures auparavant, était confronté à la famine. Ils s'étaient justement retrouvés à l'église Saint-Médard à Paris, après qu'ils avaient appris à se connaître séparés il y a quelque temps dans des circonstances difficiles.

178

Musiciens ambulants, ils s'étaient aventurés dans l'inconnu, et ne possédaient qu'une harpe et un violon. La joie de ne plus être complètement seuls les galvanisait ; et le printemps les accueillit d'un sourire radieux dont seule la France a le secret.

« Le vent vif de mars avait asséché le chemin de campagne, et la marche sur le sol ferme était aisée. L'air était doux, et le soleil d'avril brillait dans un ciel bleu sans nuages...

Le long des fossés, l'herbe fraîche commençait à pointer, mêlée çà et là aux étoiles argentées des pâquerettes et des fleurs de fraisiers, leurs pétales tournés vers le soleil. »

Tandis que nous flânions le long de jardins, nous apercevions les fleurs de lilas parfumées, aux reflets rougeâtres chatoyants sur le vert délicat du feuillage, et lorsqu'une légère brise agitait l'air immobile, les violettes jaunes dispersaient leurs pétales sur les pierres de couronnement des vieux murs, les laissant tomber sur nos têtes.

Dans les jardins, dans les buissons bordant le chemin, et dans les grands arbres, partout des oiseaux joyeux gazouillaient leurs chants gais, et devant nous, des hirondelles volaient au ras du sol, à la recherche de moucherons invisibles.

Le début de notre voyage était prometteur, et je m'engageai avec confiance sur la route de campagne bruyante.

De ce passage, traduit par N. Rümelin, seule l'image des jardins fleuris sera citée ici dans sa langue originale.

*»Quand nous longions des jardins, nous voyions les thyrses lilas rougir au milieu de la verdure tendre du feuillage, et, si une brise agitait l'air calme, il nous tombait sur la tête, de dessus le chaperon des vieux murs, des pétales de ravenelles jaunes ... »*

En automne, pourtant, le caractère unique du paysage français se révèle sous un jour nouveau. La nature semble retenir, le temps de quelques jours, toute la lumière, toutes les couleurs, toute la beauté qu'elle a puisées aux quatre coins du monde durant l'été, avant qu'elles ne s'évanouissent doucement. Une clarté viscérale imprègne la nature, la transformant en miroir d'un passé doré, drapé de vigne. L'éclat des feuilles jaunes et rouges dégage une sérénité indescriptible. Le *Bois de Boulogne* paraît soudain à des kilomètres de Paris, transporté dans un monde féérique.

179

Dans l'une des quelques galeries françaises est accroché un petit tableau qui saisit, par le regard, cette atmosphère fugace, presque plus audible que visuelle. Une calèche semble tituber, tirée par un cheval au pas lent, vers un avenir indéfini et irréel, sur un chemin forestier solitaire jonché de feuilles rouge-or. Par la fenêtre, on aperçoit les visages d'un jeune couple. Le cocher, sur sa caisse, s'est endormi. Mais à l'arrière, sur l'essieu, est assis un faune jouant de la flûte. Et soudain, l'image se mue en mots et s'étend à l'immensité de l'automne.

Des flûtes de Pan dans les branches,  
les feuilles voltigent dans une danse...

Il y a des impressions dont la profondeur ultime échappe à tout espoir, que ce soit par



les mots ou par les images. Au mieux, le son peut encore leur rendre justice. Car ce qu'est la France en automne, un pur miroir d'un doré éphémère, il n'y a peut-être jamais eu de meilleur interprète que le compositeur russe Moussorgski dans ses « *Tableaux d'une exposition* ». Dans la deuxième pièce de cette « galerie », « *Le Vieux Château* », l'or automnal résonne de tonalités sombres et riches ; mais il ne s'agit pas simplement de l'or d'une seule journée d'automne. Tout un passé, brillant au loin, résonne de mélancolie tout en restant en paix avec lui-même. Dans sa mise en musique orchestrale, Ravel a pleinement lié l'esquisse de Moussorgski à la réalité française.

Printemps et Automne : un Andante aérien et clair et un Scherzo légèrement voilé. Ici, la France s'exprime à travers ses paysages de telle sorte que nous en percevons immédiatement l'essence.

Cela ne suggère-t-il pas aussi sa place spirituelle en Europe ? Son printemps a insufflé à l'Europe et au monde culturel tout entier de nombreuses impulsions inspirantes. De la maturation de son histoire ne pouvons-nous pas espérer bien d'autres trésors, précieux et précieux ?

### *Précision et naïveté d'une conscience justement née*

Le rôle de la négation dans la clarté et la précision de l'expression française a déjà été abordé. Ce n'est certainement pas

180

hazard que René Descartes, l'un des plus importants pionniers de la philosophie moderne, ait orienté son principe fondamental de la connaissance, bien qu'indirectement, au négatif. Car, dans le doute, la positivité de la conscience naïve est rompue, et pour la première fois, une place/un certain espace est accordé au « non ». On énonce souvent le célèbre principe de Descartes par « *Je pense, donc je suis* ». Mais cela occulte le fait qu'il repose sur une prémisse et se lit en réalité ainsi : « *Je doute, donc je pense ; je pense, donc je suis* ». Ou, dans sa version latine la plus fréquemment citée : « *Dubito, ergo cogito ; cogito, ergo sum* ».

C'est tout de suite cette prémisse qui élève l'énoncé de Descartes au-delà du simple cadre de la logique intellectuelle. Car la possibilité d'affirmer ou de nier, telle qu'elle existe face au doute, ne peut être pensée sans une activité d'âme (amique...!) chaudement participante. Ainsi, dans la précision du principe cartésien, l'âme émotionnelle (Gemütseele) est tout autant/justement ainsi impliquée que l'âme intellectuelle/de raison analytique. La question de savoir si ce principe est, d'un point de vue épistémologique, entièrement irréfutable reste ouverte, car elle ne nous intéresse pas ici.

La fraîcheur et la naïveté de la soi-conscience s'éveillant, de la réflexion prenant conscience de son soi, ont peut-être été le mieux dépeintes à l'intérieur la littérature française par celui qui a connu le rire libérateur. Dans son « *Bourgeois gentilhomme* », il nous présente, à travers l'étroitesse d'esprit de Monsieur Jourdain, aussitôt la nature enfantine des premiers frémissements de cette jeune conscience. Parmi les nombreux professeurs que Monsieur Jourdain peut s'offrir pour son éducation tardive/très retardée, est aussi un philosophe. Ceci donne lieu à la conversation mémorable suivante, que nous rendons dans la traduction de Ludwig Fulda.

*Jourdain* : ...Je suis obsédé par l'idée de devenir véritablement savant, et je ne peux pardonner à mon père et à ma mère, même dans leurs tombes, de ne pas m'avoir permis



d'étudier toutes les sciences quand j'étais jeune.

*Philosophe* : C'est un point de vue louable ; « nam sine doctrina vita est quasi mortis imago ». Vous comprenez cela, n'est-ce pas ? Car vous avez sans doute appris le latin ?

*Jourdain* : Oui, bien sûr. Mais faites comme si je ne l'avais pas fait. Expliquez-moi ce que cela signifie.

*Philosophe* : Cela signifie que sans la science, la vie est presque une image de la mort.

181

*Jourdain* : là ce latin a raison. Enseignez-vous aussi l'orthographe ?

*Philosophe* : Avec plaisir.

*Jourdain* : Et apprenez-moi le calendrier, pour que je sache toujours quand la lune brille et quand elle ne brille pas.

*Philosophe* : Très bien. Afin de répondre au mieux à vos attentes et d'aborder ce sujet d'un point de vue philosophique, nous devons commencer par les bases, en ayant une connaissance précise de la nature des lettres et de leurs différentes prononciations. Je me dois donc de vous expliquer d'abord que les lettres se divisent en voyelles, qui ont leur propre valeur sonore, et en consonnes, c'est-à-dire celles qui ne se prononcent qu'avec les voyelles et qui indiquent simplement les différentes articulations de la voix. Il y a cinq voyelles : A, E, I, O, U.

*Jourdain* : Je comprends parfaitement.

*Philosophe* : La voyelle A se forme en ouvrant grand la bouche : A.

*Jourdain* : A, A. Exact.

*Philosophe* : La voyelle E se forme en rapprochant la mâchoire inférieure de la mâchoire supérieure : A, E.

*Jourdain* : A, E. A, E. En effet, c'est correct ! Ah ! C'est charmant !

*Philosophe* : Et la voyelle I, en rapprochant encore plus les mâchoires et en tirant les commissures des lèvres vers les oreilles : A, E, I. *Jourdain* : A, E, I, I, I, I. Vraiment ! Vive la science !

*Philosophe* : La voyelle O se forme en ouvrant à nouveau la mâchoire et en rapprochant les deux extrémités des lèvres supérieure et inférieure : O.

*Jourdain* : O, O. Exactement. A, E, I, O, I, O. Génial !

*Philosophe* : La bouche ouverte forme alors une petite courbe qui représente un O.

*Jourdain* : O, O, O. Oui, vous avez raison. O : Je salue l'érudition.

*Philosophe* : La voyelle U se forme en rapprochant les dents sans les fermer complètement, et en avançant les deux lèvres de sorte qu'elles se rapprochent sans se toucher. U.

*Jourdain* : U, U. C'est indiscutable. U.

*Philosophe* : Vous devez avancer les lèvres autant que si vous grommeliez. C'est pourquoi, si vous voulez vraiment exprimer votre mépris pour quelqu'un, vous ne pouvez dire que : U.



*Jourdain* : U, U. C'est parfaitement clair. Quel dommage que je n'aie pas commencé à étudier plus tôt !

182

*Philosophe* : Demain, nous aborderons les consonnes.

*Jourdain* : Y a-t-il autant de choses étranges là-dedans ?

*Philosophe* : Sans aucun doute. Le D, par exemple, se prononce en appuyant le bout de la langue contre le palais, au-dessus des dents du haut : D... a.

*Jourdain* : D... a, D... a. — Oui, en effet. C'est délicieux ; tout simplement délicieux.

*Philosophe* : Le F, en appuyant les dents du haut contre la lèvre inférieure. F a.

*Jourdain* : F... a, F... a. C'est correct aussi. Oh, mon père et ma mère, comme je suis en colère contre vous !

*Philosophe* : Et le R, en appuyant le bout de la langue contre le palais, de sorte que, effleurée par l'air expulsé avec force, elle cède parfois, résiste parfois, et entre ainsi dans un certain mouvement tremblant : R, Ra.

*Jourdain* : Rrra. Rrrrrrrra. À saisir entre ses mains ! Quel touche-à-tout vous êtes ! Et quel temps perdu ! Grrr.

*Philosophe* : Je vous expliquerai toutes ces merveilles plus en détail plus tard.

*Jourdain* : Je vous prie de m'excuser. Sur ce, je dois vous confier quelque chose. Je suis amoureux d'une dame très distinguée, et j'aimerais votre aide pour lui écrire une petite lettre que je compte déposer à ses pieds.

*Philosophe* : Avec plaisir.

*Jourdain* : Mais il faut que ce soit quelque chose de vraiment exquis !

*Philosophe* : Bien sûr. Comptez-vous lui écrire en vers ?

*Jourdain* : Non, non, pas de vers.

*Philosophe* : Alors, en prose ?

*Jourdain* : Non, ni en prose ni en vers.

*Philosophe* : Mais il faut que ce soit l'un des deux.

*Jourdain* : Pourquoi donc ?

*Philosophe* : Pour la simple raison, Monsieur Jourdain, qu'il n'existe que deux formes d'expression : la prose ou le vers.

*Jourdain* : N'y a-t-il rien d'autre que la prose ou le vers ?

*Philosophe* : Non. Ce qui n'est pas de la prose est du vers, et ce qui n'est pas du vers est de la prose.

*Jourdain* : Et quoi parlons-nous maintenant ?

*Philosophe* : De la prose.

183

*Jourdain* : Quoi ? Si je dis : « Nicole, apporte-moi ma pantoufle et mon bonnet de nuit », c'est de la prose ?

*Philosophe* : Absolument.



*Jourdain* : Mon Dieu, je parle comme ça depuis quarante ans sans le savoir ! Je vous suis infiniment reconnaissant de m'avoir éclairé. Alors, dans ma petite lettre, j'aimerais lui dire : « Très belle Marquise, vos beaux yeux sont la raison pour laquelle je meurs d'amour. » Mais il faudrait le formuler avec beaucoup de galanterie, beaucoup de douceur, et avec une petite touche d'originalité.

*Philosophe* : Écrivez-lui que l'ardeur de ses yeux a réduit votre cœur en cendres ; que vous souffrez jour et nuit pour elle, des tourments dont vous vous sentez incapable...

*Jourdain* : Non, non. Rien de tout ça. Je ne veux rien d'autre que ce que je vous ai dit : « Très belle Marquise, vos beaux yeux sont la raison pour laquelle je meurs d'amour. »

*Philosophe* : Tout à fait ; mais il faudrait développer un peu plus.

*Jourdain* : Non, je vous le dis. Je veux seulement ces mots dans la lettre, mais présentés à la dernière mode, avec une élégance raffinée. Alors, s'il vous plaît, dites-moi, à titre d'exemple, de combien de façons différentes ces mots peuvent être agencés.

*Philosophe* : on peut, premièrement, le formuler comme vous l'avez dit : « Très belle Marquise, vos beaux yeux sont responsables de ce que je meurg d'amour. » Ou encore : « Que je meure d'amour est la faute de vos beaux yeux, très belle Marquise. » Ou encore : « Vos beaux yeux sont responsables de ma mort, très belle Marquise, d'amour. » Ou encore : « D'amour, très belle Marquise, vos beaux yeux sont responsables de ma mort. » Ou encore : « C'est à cause de mon amour, ô très belle marquise, que je meurs. »

*Jourdain* : Mais laquelle de ces formulations est la meilleure ? *Philosophe* : Celle que vous avez vous-même suggérée : « Ô très belle marquise, c'est à cause de vos beaux yeux que je meurs d'amour. »

*Jourdain* : Voyez ! Je ne l'ai pas étudiée, et pourtant je l'ai trouvée du premier coup. Je vous remercie très sincèrement et vous prie d'être ponctuel demain.

*Philosophe* : Je ne serai pas en retard.

*Jourdain* : Rrrrrra.

*Philosophe* (sortant) : Excellent.

184

## *Deux fois Saint-Michel*

Édouard Schuré expliquait comment on pouvait écrire toute l'histoire de la culture française à partir de deux points de départ : l'apparition de Jeanne d'Arc et la signification du Mont-Saint-Michel.

Quand on prend en mains l'œuvre monumentale en deux volumes de Paul Gout, « *Le Mont-Saint-Michel — Histoire de l'Abbaye et de la Ville* », on hésite presque à aborder, même brièvement, un centre d'une telle importance historique et, surtout, artistique. Nous nous contenterons donc de partager quelques impressions qu'un voyageur pourrait avoir, et d'évoquer quelques détails disséminés parmi les légendes, qui suggèrent peut-être des liens intéressants.

L'impression que l'on a du Mont-Saint-Michel, en l'approchant de Pontorson par la chaussée, est, dans sa grande et éloquente simplicité, comparable à peu d'autres au monde. On pourrait y voir une illumination soudaine, comparable à celle qui nous saisit lors d'une première visite en Égypte, lorsque les pyramides de Gizeh apparaissent à



l'horizon. Le triangle qui se dessine, où se révèlent aux sens le contour de la montagne et de son sanctuaire, s'imprime dans la mémoire avec une clarté indélébile ; on perçoit alors directement comment le divin a imprégné ce que la main de l'humain a intégré à la nature.

Puis, un quart d'heure plus tard, happé par l'effervescence colorée et presque marchande de la ville, on a l'impression qu'un voile léger et vapoureux recouvre la première impression. On lit sur des affiches ou des panneaux qu'on trouve ici de délicieux homards, là du *mouton du pré-salé*, et peut-être même aperçoit-on la créatrice elle-même devant une taverne, vantant à haute voix la « *Grande Omelette de la mère Poulard* ».

On se laisse absorber quelques instants par cette scène animée, mais on a vite l'impression qu'elle est en grande partie mise en scène. Aussi, on cherche refuge dans l'abbaye, laissant l'art et l'histoire parler d'eux-mêmes. Mais on ne peut les apprécier pleinement lors d'une seule visite, forcément éphémère. Le bruit du marché dans la rue est impossible à ignorer d'emblée.

Il faut y séjourner plusieurs jours pour apprécier en pureté

185

ce qu'il veut vous offrir. Vous apprécierez alors tout particulièrement les soirées et les nuits, lorsque la plupart des véhicules, grands et petits, qui ont amené le flot incessant d'étrangers ont disparu, et qu'un silence solennel, mais jamais oppressant, a remplacé le bruit. Ce silence est alors si profond qu'il en devient presque audible. Les impressions de la journée, tous les détails, s'estompent. L'harmonie fondamentale, telle qu'elle a été ressentie au premier regard, résonne à nouveau : seulement, désormais, vous n'observez plus ce triangle qui s'élève de l'extérieur, mais vous vous sentez aspiré en lui. Vous percevez comment le ciel étoilé au-dessus et la surface doucement ondulante du lac en contrebas se rapprochent et dialoguent. Vous savez que le sol rocailleux sur lequel vous vous tenez a une signification universelle ; et vous êtes puissamment invité, précisément depuis cet endroit, à réfléchir une fois encore à la France en Europe et à la France et à l'Europe.

Nous pensons à la carte de la France dans son ensemble et nous imaginons le Mont-Saint-Michel, situé dans la plus profonde et la plus abrupte échancrure de la côte française. Une vieille intuition géographique ressurgit dans notre mémoire : là où l'eau, dans son assaut incessant sur la terre, finit par ouvrir un passage, la voie est tracée pour l'épanouissement de la culture. Ainsi, nous prenons conscience que nous nous trouvons ici, sur une parcelle de terre d'où l'on pouvait espérer, dès l'origine, quelque chose d'important.

En poursuivant notre réflexion sur la situation géographique, nous constatons comment le golfe du Mont-Saint-Michel sépare, ou plutôt relie, deux régions françaises majeures : la Normandie, qui, du point de vue du Mont-Saint-Michel, se situe à l'est, s'inclinant légèrement vers l'ouest en direction du nord, et la Bretagne, au sud et à l'ouest, dont le promontoire le plus septentrional s'incline légèrement vers l'est. Ici, l'eau joue le rôle de médiatrice entre deux sphères culturelles très différentes. La Normandie, qui, comme son nom l'indique, entretient un lien culturel et historique avec le Nord, a développé une relation déterminante avec l'Angleterre au tournant du premier millénaire, servant de tremplin aux conquêtes normandes. Les forces spirituelles suscitées par cette relation seront abordées plus loin. La Bretagne, quant à elle, est une région pro-



fondément celtique. Ici, toutes les forces qui tendent vers le pôle de l'irrationnel, évoquées dans les premières sections de ce chapitre, s'expriment avec plus de force. Et pas seulement en raison de sa situation géographique,

186

mais la Bretagne, par son folklore si particulier, marque aussi la transition vers le sud-ouest de la France. Pour le dire avec une certaine audace, et non sans une pointe d'ironie, on pourrait affirmer que le rapport nord-sud entre l'Angleterre et l'Écosse, telle qu'elle existe en Grande-Bretagne, se transforme autour du golfe de Saint-Malo en un rapport est-ouest, entre la Normandie et la Bretagne. Ceci en gardant à l'esprit les liens celtiques qui unissent les Écossais et les Bretons.

Cependant, l'eau, qui à la fois sépare et unit, métamorphose le rapport entre ces régions françaises, qualitativement différentes, en une relation plus latente et dynamique. Le Mont-Saint-Michel se trouve ainsi au cœur d'un important champ d'influences ; on pourrait même dire au centre d'un véritable tourbillon de forces.

Cette dynamique, à peine perceptible dans son contexte géographique et historique, se manifeste de façon fondamentale dans la mer qui baigne le promontoire, dans le puissant jeu des marées. Le flux et le reflux des marées, perceptibles ailleurs comme un léger frémissement, se manifestent ici par de puissantes et tumultueuses vagues. Autrefois, pour ceux qui ignoraient tout de la terre et de la mer, cela représentait un grand danger. Ceux qui, sans le savoir, s'aventuraient trop loin sur la plage découverte par la marée descendante se retrouvaient souvent incapables de regagner le rivage lorsque la marée montante déferlait soudainement avec force. Une vieille légende française, rapportée par Ludwig Uhland, raconte cette mésaventure et comment, grâce à l'intervention de forces spirituelles, la situation fut miraculeusement résolue. Jésus, Marie et, de façon significative, l'archange saint Michel, tendent leurs mains salvatrices à une femme enceinte emportée par la marée montante.

#### Légende

Il existe une église célèbre,  
appelée Saint-Michel-de-la-Montagne, à la frontière de la Normandie, sur le rebord d'un haut rocher,  
encerclée par la mer, sauf d'un côté,  
dès que la marée se retire,  
un passage s'ouvre.  
La marée monte deux fois par jour.

187

Avec des vagues rapides et puissantes, tant de personnes,  
dans une grande détresse, s'échappèrent. De nombreux pèlerins viennent à l'église, attirés par la piété de son héritage éternel. Un jour de grande fête, les pieux visiteurs se hâtèrent de se rendre en pèlerinage à la sainte messe, mais le déluge les submergea. Ils s'enfuirent le long de l'étroit sentier,  
dans la hâte et la foule immense ; seule une pauvre femme enceinte,  
Ses forces s'étaient complètement évanouies, son élan freiné par d'âpres douleurs qui se faisaient sentir au creux de son cœur.

Bousculée par la foule, elle tomba à terre dans la cohue. Elle resta ainsi, sans que personne ne s'en aperçoive, car chacun cherchait à se sauver. Les autres avaient tous échappé,  
et avaient déjà atteint la montagne ; mais lorsqu'ils se tournèrent vers la femme, le flot s'approchait déjà d'elle ; il était sûrement trop tard pour l'aider,  
alors ils se tournèrent vers la prière. Même ceux qui, à l'article de la mort, ne voyaient aucun secours humain possible, crièrent à haute voix vers Jésus et Marie,  
et vers l'Archange. Les pèlerins ne l'entendirent pas, le cri parvint jusqu'au Ciel. La douce Mère de Dieu, là-haut, se leva de son trône ; la sainte Dame, pleine de miséricorde, jette un voile sur les pauvres, qui, sous cette couverture, sont protégés de la fureur des vagues ; car au milieu du grondement des eaux

188

On lui construisit une maison sèche. La marée descendante était proche ;  
Toute la foule se tenait encore sur le rivage. On croyait la femme perdue depuis longtemps ;  
Puis la marée se retira et, des profondeurs des vagues, la femme émergea, joyeuse et en pleine santé, tenant ten-



drement dans ses bras un adorable nouveau-né.

Alors, le clergé et les laïcs se réjouirent grandement de ce beau miracle, contemplant avec émerveillement la femme et louant le Seigneur et sa mère.

Dans cette légende, comme il est évident, la mère et l'enfant sont tout particulièrement confiés à la protection de la Mère de Dieu. Dans d'autres légendes et récits, la figure de l'archange exalté et combatif, auquel la montagne est dédiée, se détache davantage.

Ainsi, entre autres, on dit que si un bateau était mis à l'eau depuis la plage du Mont-Saint-Michel et laissé dériver au gré des courants océaniques, il dériverait droit vers l'îlot granitique de la baie des Monts, au large de la côte sud-ouest des Cornouailles : le Mont Saint-Michel. D'après ce récit, il existe non seulement une similitude de nom entre les sanctuaires français et britanniques, mais aussi une connexion géographique objective. Il est compréhensible que, tant que l'étude des mythes et légendes était menée comme une branche plus ou moins isolée des sciences humaines, on ait accordé peu d'importance à de telles connexions. Plus récemment, la démarche de Goethe visant à considérer les différents domaines du réel ensemble et à coordonner leurs phénomènes a gagné en popularité. Partout où cette méthode a abouti à des résultats intéressants, il convient de se souvenir avec reconnaissance du marin qui fut l'un des premiers à emprunter ces nouvelles voies : Johann Gottfried Herder. Plus cette synthèse a été pratiquée, plus il est devenu évident que les sanctuaires n'étaient pas érigés en des lieux arbitraires, mais en des points géographiquement significatifs de la Terre, c'est-à-dire là où existaient une multitude de relations. Ces relations ne se trouvent pas seulement à la surface solide de la Terre, mais aussi dans son environnement vivant composé d'eau, d'air et peut-être aussi de chaleur.

189

L'organisme, en un mot, au sein de la dynamique globale de la sphère terrestre. Puisque l'exploration de cette sphère est encore une jeune science commençant, il faut supposer que lorsque les humains de l'Antiquité érigeaient des sanctuaires en des lieux véritablement significatifs sur Terre, ils étaient guidés par des intuitions ou des inspirations dont les sources étaient probablement connues de quelques-uns seulement. Ce n'était pas l'esprit conscient, qui détermine presque exclusivement les actions des humains actuels, qui guidait leurs décisions, mais plutôt une sphère onirique imprégnée d'esprits bienveillants.

La *Légende Dorée* établit un lien onirique significatif de ce type entre le Mont-Saint-Michel et le plus ancien sanctuaire de saint Michel en Europe, le Monte Sant'Angelo, sur le promontoire du Gargano, dans le sud-est de l'Italie. Ce site italien de saint Michel, qui mêle grotte et mystère montagnard, se situe précisément sur l'éperon de la « botte du cavalier » de la péninsule ibérique.

La légende raconte qu'après la construction de l'église Saint-Michel sur le Monte Gargano, un berger ou un pêcheur du village fit un rêve où une voix céleste lui ordonna d'entreprendre un long voyage. Il devait emporter avec lui le plan de l'église du Monte Gargano et le transporter jusqu'à un lieu où, selon la volonté divine, une église très semblable serait construite. Il trouverait l'endroit idéal en suivant simplement le coucher du soleil et l'étoile polaire. L'homme du Gargano obéit aussitôt à l'ordre divin et, muni du plan du sanctuaire, voyagea sans relâche vers le nord-ouest. Ainsi, il fut miraculeusement conduit à la montagne en bord de mer, à l'orée de ce qui allait devenir la Normandie. Quelle ne fut pas sa surprise, en arrivant, de constater qu'une église était



déjà en construction ! Le plan de cette église correspondait exactement à celui qu'il avait apporté.

Il fut accueilli chaleureusement et expliqua le but de son voyage. Il apprit alors que les gens là haut avaient, à leur tour, reçu une instruction divine. Un bœuf avait sculpté dans la montagne, avec ses cornes, le contour d'une église. Ils comprirent aussitôt qu'il s'agissait d'un signe divin et commencèrent à bâtir l'église.

Les gens du nord et l'homme du sud vécurent cet événement comme un grand miracle. Mais ils sentirent aussi qu'ils avaient reçu une directive pour l'avenir, une directive venue de saint Michel lui-même :

190

ils devraient se sentir liés à elle et cultiver ce lien à travers les âges.

Voilà pour la *Légende dorée*. Ce qu'elle suggère est éclairé d'une manière intéressante par le fait que, parmi les courants d'air « constitutionnels », c'est-à-dire récurrents, en Europe, il en existe une paire qui, s'écoulant du nord-ouest au sud-est en formant une bifurcation, crée un « nœud » ou un vortex approximativement au-dessus du Mont-Saint-Michel d'une part et du Monte Sant'Angelo sur le Gargano d'autre part. Ainsi, là où la légende tisse un fil d'or, il existe aussi une connexion géographique objective. De même que des courants d'eau relient le Mont-Saint-Michel à Saint Michael's Mount en Angleterre, des courants d'air relieront le Mont-Saint-Michel au Monte Sant'Angelo en Italie.

Il sera difficile de déterminer, par exemple, dans quelle mesure Goethe connaissait les phénomènes de l'une ou l'autre série. Il est toujours remarquable de constater avec quelle objectivité, voire quelle précision, son imagination opère précisément là où elle semble se déployer le plus librement. Nous sommes ici face à un fait qui ne peut qu'inspirer respect et admiration. Aussi peut-on être profondément ému lorsqu'on entend, par exemple, dans *Faust*, au Prologue au Ciel, les paroles qui résonnent de la bouche des trois archanges. Nous reproduisons ici seulement le début de chacune de ces trois strophes hymniques.

*Raphaël* : Le soleil résonne à l'ancienne manière, dans des sphères fraternelles, un chant de rivalité, et il achève son voyage prescrit par une trajectoire tonitruante...

*Gabriel* : Et, rapidement et insondablement rapidement, la splendeur de la terre tourne autour ;

L'éclat du Paradis alterne avec une nuit profonde et terrible...

*Michel* : Et les tempêtes font rage en compétition, de la mer à la terre, de la terre à la mer, et forment furieusement une chaîne aux effets les plus profonds tout autour...

L'effet profond qui nous entoure...

De l'ensemble de l'Europe, ces images, ces mots, nous reviennent à l'esprit lorsque, du haut du Mont-Saint-Michel, on embrasse du regard la situation dans son ensemble. Alors, la liaison maritime avec l'Angleterre, la liaison aérienne avec l'Italie, apparaissent peut-être de telle sorte qu'elles éclairent d'un jour nouveau la fonction de la France

191

en Europe. De même que les Pays-Bas, au premier abord, se révèlent comme un pont entre l'Angleterre et l'Europe centrale, de même, si l'on porte son regard du nord-ouest vers le sud-est, la France apparaît comme un champ d'influence médiateur entre l'Italie et la Grande-Bretagne. On peut presque ressentir physiquement comment la culture d'âme de raison analytique française tisse un lien entre l'un des plus importants foyers



de l'âme européenne et la sphère culturelle où se sont forgées les formes de conscience qui se sont révélées décisives pour notre siècle et probablement pour longtemps encore.

Mais avant de quitter la France, tournons quand même une dernière fois notre regard vers Paris. Et considérons cette fois cet aspect caractéristique de la vie parisienne que l'on observe sur les grands boulevards. L'Italien, surtout dans le sud du pays, prolonge son activité professionnelle et artisanale hors de ses maisons et ateliers, jusque dans la rue. On le voit passer le plus clair de son temps libre debout à discuter en groupe sur les places ou sous les verrières des galeries. Dans les cafés, l'homme du peuple ne s'attarde pas. Il prend son café ou sa boisson debout, puis poursuit son chemin. Bien sûr, on aperçoit ici et là de petits groupes de personnes âgées assises à bavarder ; mais cela se produit généralement à l'intérieur des cafés et rarement à l'extérieur. C'est différent en France, et particulièrement à Paris. Ici, les terrasses s'étendent avec une convivialité et une aisance déconcertantes jusque dans les rues animées, offrant même au flux incessant de la circulation un semblant d'équilibre. Les grands cafés des boulevards étendent leurs petites tables rondes et leurs rangées de chaises toujours plus loin sur le trottoir. Et voilà que l'on voit les clients, Parisiens et touristes confondus, souvent assis des heures durant à la terrasse des cafés, tantôt perdus dans leurs pensées, tantôt engagés dans des conversations légères, mais toujours avec une part d'eux-mêmes rêvant à la vie chamarrée de la rue.

Sur les grands boulevards, comme le boulevard de la Madeleine et le boulevard des Capucines, les terrasses offrent un point de vue privilégié pour appréhender Paris, en observant son comportement de métropole mondiale, de centre politique majeur et de haut lieu du luxe et de la mode. L'atmosphère du boulevard Saint-Michel, ou « Boul' Mich' », comme l'appellent les étudiants, dans le Quartier latin, est tout autre. Non pas que Paris ait cessé d'être une métropole mondiale à cet endroit, mais plutôt qu'ici,

192

le luxe et la mode sont complètement balayés. Mais d'autres éléments ont émergé, uniques et inoubliables pour quiconque les a côtoyés plus qu'un instant. Car ici, l'âme de peuple française se déploie avec la même intensité que dans la vie étudiante, les cercles artistiques, la philosophie existentielle/de l'être-là, la critique de l'existence/de l'être-là et l'opposition à l'existant/l'étant. Ici, on ne voit pas seulement des images stéréotypées de grandes villes, des archétypes urbains et des groupes de touristes internationaux, ni de clichés éculés ; de vrais personnages, des individus, et, bien sûr, des personnalités excentriques apparaissent.

Il n'y a pas si longtemps, on pouvait, assis innocemment à la terrasse d'un café, être brusquement réveillé chaque matin, croyant qu'une révolution avait éclaté à Paris. Car un vendeur de journaux, les cheveux au vent, se frayait un chemin à travers la foule en criant d'une voix perçante : « *La presse ! La presse ! L'Intransigeant !* » « *Les dernières nouvelles !* » On lui arrachait presque les journaux des mains, et avec une admirable virtuosité, il les encaissait en pleine course. Sa bouche ne faisait silence. « *L'Intransigeant ! L'Intransigeant ! Les dernières nouvelles !* » Tandis que son cri s'estompait peu à peu au loin, on déplaçait l'un des grands journaux pour lire une fois de plus... rien de notable ne s'était produit. Une petite crise au sein du cabinet, déjà réglée ; un duel verbal entre deux sénateurs ; la triste nouvelle qu'un morceau du pénis du célèbre danseur N.N. avait été coupé. Souriant calmement, le journal fut glissé sur une chaise vide, ou peut-être des-



sous, où il rejoignit une multitude de prospectus jetés, du genre de ceux qu'on utilise pour la publicité à Paris.

Mais le lendemain, la voix du vendeur de journaux était encore plus stridente et perçante, presque menaçante, un ton catastrophique, et il hurlait dans la rue, dans un état entre la frénésie dionysiaque et la fureur. « *L'Intransigeant...* » On pouvait presque entendre les R rouler et vrombir correctement.

Comment résister à l'envie de saisir l'occasion et de l'acheter sur-le-champ ? Nouvelle illusion, nouvelle déception ! Les Français disent : « *On a l'âge de ses désillusions* ». Si ce dicton est vrai, alors les habitués du boulevard rajeunissaient plutôt qu'ils ne vieillissaient chaque jour, car ils succombaient à des illusions toujours plus nouvelles. Le charme du vendeur de journaux n'était que le plus grossier et donc le plus flagrant.

Pourtant, même les illusions peuvent avoir leur fonction positive. On voit le monde

193

à travers le prisme d'un rêve, et puisque le rêve nous appartient, le monde nous appartient aussi. Et qui pourrait nier que le monde de ces étudiants, artistes et joyeux vagabonds assis à la terrasse de leurs cafés était parfaitement autonome et presque parfait, et qu'ils ne l'échangeraient certainement pour rien au monde ? La vie étudiante pouvait être quelque chose d'unique et d'irremplaçable, comme la petite enfance. Un paradis dont on se souvient toujours avec émotion.

C'est peut-être dans un tel état d'esprit que sont nées ces paroles qui, entendues une seule fois, se sont gravées dans ma mémoire, donnant quelque chose comme ceci :

Ah, maître Lebègue,  
mon très cher collègue,  
Paris est un bel endroit . . .  
Nous y faisons notre droit,  
Nous étions jeunes, nous étions libres, nous étions célibataires. Et nous n'étions pas . . .  
Hélas — et nous n'étions pas — notaires!

Sous le couvert d'un sérieux pédant et calculateur, l'esprit d'industrie occidentale a presque partout réussi à envahir et à détruire le monde illusoire et insouciant des années étudiantes. On a appris à attiser les tensions, mais la véritable détente a disparu. Sur le boulevard Saint-Michel, dans le Quartier latin, subsiste encore, même dans la seconde moitié du XXe siècle, quelque chose de ce monde onirique clos et replié sur lui-même. Et la question se pose : n'est-ce là qu'une illusion, et donc dénué de sens ?

La pendant rationnel du siècle et demi écoulé, que le romantisme n'a pas suffisamment interrompu, avait tendance à ne considérer comme précieux que ce qui s'accumule et épargne, ce qui est mesurable et quantifiable.

194

Seules les heures de travail effectuées comptaient ; les pauses étaient jugées négligeables, voire ignorées.

On accordait trop peu d'importance au fait que la distraction a de la valeur, que les rêves ont leur place au même titre que l'éveil, et que s'interrompre consciemment au travail rend le travail suivant plus productif.



Dans ce domaine, les Français, rationnels et profondément attachés à l'irrationnel, n'ont jamais permis que ses privilèges d'âme soient menacés. Le savoir-vivre est plus que l'art des bonnes manières ; c'est l'art de faire de la vie un instrument au service de l'humain. Ainsi, du moins dans les cursus de la Sorbonne et d'autres universités, une certaine forme de cette approche systématique et pédante a peut-être prévalu encore plus tôt, un système qui semble s'être progressivement imposé comme la norme des études occidentales : le Quartier latin offre un véritable temps libre, d'une richesse et d'une intensité exceptionnelles. Que les étudiants asiatiques – Indiens, Chinois, Japonais, Arabes, Turcs et autres, particulièrement nombreux à Paris – et que les jeunes Africains et les Sud-Américains dynamiques apprécient eux aussi la détente et les loisirs, cela n'étonnera personne. Quel plaisir de les voir animer le quartier étudiant ! Quel charme ils apportent aux soirées et à la vie nocturne, assis là, avec leurs visages si particuliers et parfois même quelques éléments de leurs vêtements traditionnels. Leurs rires insouciantes, leur façon légère, presque enfantine, d'interagir avec les jeunes et les moins jeunes, et surtout avec les garçons de café, ces serveurs d'une habileté incomparable, sont d'un charme irrésistible. Mais à leurs côtés, avec la même aisance, comme emportés par le même courant, se mêlent les représentants de toutes les autres nations européennes, l'air détendu : le Nordiste semble soudain un fils du Sud, et les représentants de ces nations qui ont inscrit « la gravité de la vie » sur leurs bannières sont assis là comme s'ils s'étaient enfin débarrassés de leurs artifices. Les fils et les filles des peuples slaves, cependant, affirment ce savoir-vivre avec une telle véhémence qu'on ne les distingue des locaux que par leur plus grande exubérance.

Ce que l'on perçoit ici n'est pas une masse déchaînée, mais une masse aux ondulations douces. Une masse où l'influence de la décadence, de la perversité et du crime latent n'est peut-être pas absente : mais cette influence n'est pas stylistique ; elle déborde et est emportée par une vie vibrante. Et c'est là l'essentiel : cette foule, telle qu'elle est assise là et

195

sirotent leurs *café-crèmes*, leurs sorbets, leurs apéritifs, leur absinthe ne dégage jamais une impression de lourdeur ou d'ennui. Ici, où même la pauvreté et la rébellion contre toutes les conventions trouvent leur place, les choses ne se contentent pas de mijoter, elles bouillonnent. Ces jeunes gens, qui aujourd'hui encore semblent profiter de la vie sans souci, seront après-demain les acteurs de toutes les scènes du monde. Leurs pensées et leurs rêves oscillent encore sans cesse, mais un nuage invisible de potentiel incommensurable les entoure. Qui sait ce que l'avenir leur réservera ?

Au sein d'un monde déjà bien établi, le *Quartier latin* et le boulevard Saint-Michel incarnent cette sphère du devenir. On ne peut que l'aimer, s'en souvenir avec tendresse, et réfléchir sans cesse à ce qu'il a représenté et continue de représenter pour soi-même et pour des millions d'autres. Et soudain, on comprend que ce n'est certainement pas un hasard si la statue de l'archange guerrier, la statue de saint Michel lui-même, se dresse à l'entrée de la principale artère du *Quartier latin*.

Nous l'avons vu au Mont-Saint-Michel, au milieu des forces de la nature. Ici, place Saint-Michel, près de la célèbre fontaine, le terrassant le dragon se tient dans une pose rarement vue ailleurs. Ses deux bras sont levés au-dessus de sa tête. Tandis que sa main droite tient l'épée horizontalement, prête à frapper, un doigt de sa main gauche pointe vers le ciel. Nous comprenons le geste : le coup qui suivra sera porté au nom du Dieu su-



prême. Mais en baissant les yeux, on doute presque que l'épée ait encore quelque chose à faire. Là, le dragon se tord déjà aux pieds du guerrier de Dieu. Le sculpteur lui a certes donné divers attributs diaboliques, mais en même temps un visage étonnamment humain.

Si l'on observe de plus près l'épée de saint Michel, on découvre deux choses : elle n'est pas droite, mais se courbe en une forme qui évoque un éclair. On suit la ligne du regard et l'on croit comprendre : ici, devant le bastion de la science, est représentée la puissance fulgurante de l'épée de l'esprit, c'est-à-dire la puissance qui jaillit dans la pensée intuitive, laquelle doit vaincre l'inertie des habitudes, la nature oppressante et démoniaque du quotidien. Mais en regardant plus loin, on voit aussi comment l'épée, tenue horizontalement, croise le bras gauche tendu de l'archange. Et l'on croit que, par ce langage symbolique silencieux, ercevoir les anciens

196

mots : « *In hoc signo vinces* » — « Par ce signe tu vaincras ! » Ainsi, nous savons : il ne s'agit pas d'une pensée qui se surpasse par son propre génie. La pensée s'ancre dans le signe de la vie, qui jaillit de la croix.

Saint Michel dans les grandes chaînes de l'action de la nature, saint Michel avec l'épée pure et foudroyante de l'esprit, gardien du Quartier latin : ces deux aspects n'expriment-ils pas beaucoup de ce que la France a à dire à l'Europe ?

### **La « Source » d'Ingres. Un bref épilogue.**

Incommensurables sont les trésors que le Louvre offre au visiteur. Si l'on voulait les observer et les assimiler avec suffisamment d'attention, il faudrait consacrer des mois, voire des années, aux seules salles de la Galerie de peintures. Mais lorsque nous nous sommes imprégnés de la vibrante et lumineuse expression des primitifs, de la richesse de la Renaissance, de la solennité dorée de Rembrandt, des formes aériennes et vaporeuses de la peinture baroque, ou du réalisme à la fois poignant et profondément humain de Velázquez, il est un tableau qui nous captive sans cesse, qui nous coupe le souffle et, simultanément, nous interpelle : « La Source » d'Ingres. Une figure féminine, le visage dévoilé, se tient dans une niche ou une grotte rocheuse, face au spectateur, une épaule fléchie sous le poids d'une cruche de pierre d'où jaillit une eau fraîche et limpide, argentée. De ce visage, qui évoque davantage une Celte qu'une Grecque, nous fixent des yeux qui ne semblent se fixer sur rien de précis, comme absorbés par le flux pur de l'eau.

À première vue, on pourrait qualifier ce tableau de froid, non seulement par son sujet, mais aussi par son exécution ; on pourrait même penser qu'il est plus dessiné que peint. Mais si l'on s'y attarde, si l'on y revient sans cesse, l'austérité et la nature statique se dissipent peu à peu. On se sent comme aspiré par un flux délicat et vibrant. Et soudain, la figure féminine se dresse là, incarnant toute la clarté qui habite l'âme peuple française. Pourtant, il y a plus que de la simple clarté. Dans ce flux pur,

197

on croit discerner ce qui relie l'âme française à l'eau, ou à l'élément celtique des sources. Car ce sont les Celtes qui erraient de source en source, semant des plantes nourricières et guérissantes, des arbres protecteurs et protecteurs, là où l'eau bienfaisante promettait la fertilité.



Et de plus en plus, on perçoit comme un miracle que, au sein d'un monde culturel familial de toutes les nuances de la *passion*, du feu ardent de l'âme, cette figure féminine se tisse là, comme née « de la pensée primordiale et sublime de Dieu ».

Elle révèle le fondement solide, forgé par des forces vitales, sur lequel repose l'épanouissement de toute une nation. Un fondement sur lequel s'est déployée la richesse de la puissance d'âme française, et qui rayonne à travers toutes les formes du monde des âmes. Discrètement mais quand même avec force, il témoigne de ce qui ne peut jamais succomber à la douloureuse loi du déclin/flétrissement.

